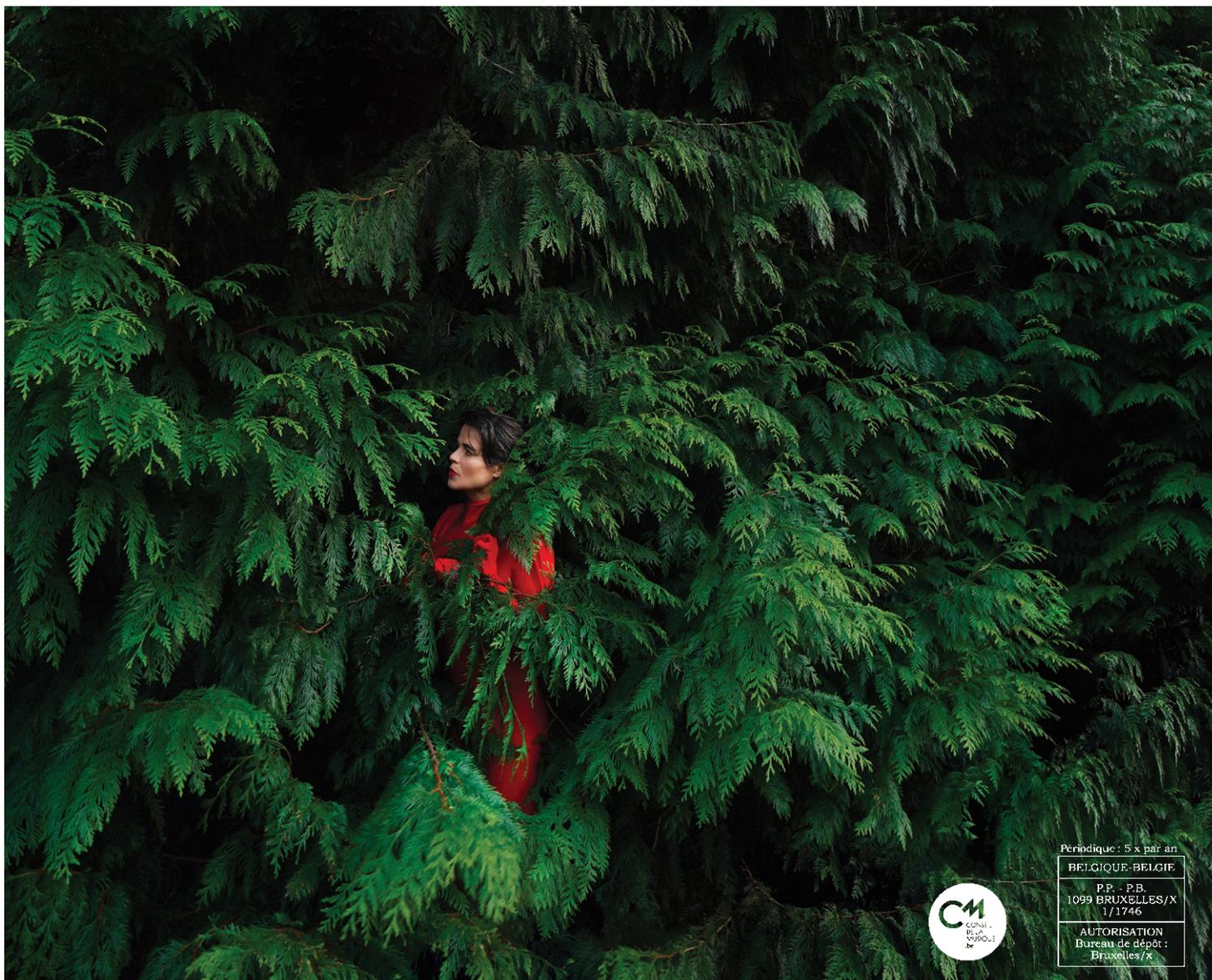


# Larson

## Françoiz Breut *À la recherche du vivant*

Doria D p.11 Ykons p.12 Catherine Graindorge p.16 Florian Noack p.18 Vox Luminis p.22 Thot p.39  
Le milieu musical & l'alcool p.24 L'édition musicale p.30 Le Fuse, 30 ans p.32 Culte : le Plan K p.40



Périodique : 5 x par an  
BELGIQUE-BELGIE  
P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746  
AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/x

# Pan studio bichonne vos créations sonores

(spots publicitaires radio et tv, podcasts, identité sonore, ...)



Pan studio SRL - [www.panstudio.be](http://www.panstudio.be)  
Rue bara, 175 à 1070 Bruxelles - 0495 522 353

UN ROCK ALTERNATIF MÉLODIQUE ET PUISSANT INSPIRÉ PAR LE POST-ROCK, LA POP ET LE STONER.



# BLACK PAPER PLANE

FROM THE DARK  
AND BEYOND

## NEW EP OUT NOW!



[WWW.BLACKPAPERPLANE.COM](http://WWW.BLACKPAPERPLANE.COM)



GOD&S  
DISTRIBUTION

salbam  
for culture



P.11

Un premier album pour Doria D



P.12

Ykons, la nouvelle icône pop-rock !



P.18

Florian Noack, le king de la transcription



P.22

Vox Luminis, baroque star



P.32

Fuse, 30 ans et... un déménagement ?



P.40

Le Plan K, la salle la plus culte de Bruxelles



## Édito

De nombreux sujets restent encore tabous dans le monde artistique. Que l'on parle de santé mentale, d'addictions, d'âge ou encore d'handicap "invisible" au premier coup d'œil. Dans ce numéro, Larsen a choisi de s'intéresser à l'omniprésence de l'alcool dans le milieu de la musique. Sur cette thématique, si beaucoup a déjà été écrit, peu de témoignages existent à ce jour. Et pour cause, la problématique ne correspond pas vraiment à l'image cool et bohème que véhicule la musique.

Il y a d'abord cette vision de l'Artiste buvant de façon excessive, lui permettant d'être inspiré et dans des conditions "idéales" pour créer des chefs-d'œuvre. Si bon nombre d'études ont démontré que cette croyance était fautive, elle a accordé un statut d'icône à pas mal d'entre eux.

Et puis, il a la réalité de terrain, celle des tournées, par exemple. L'artiste y est perpétuellement confronté à l'alcool que ce soit dans sa loge, pour tuer l'ennui entre les concerts ou encore pour avoir l'impression de tenir le coup. Et ce n'est pas mieux quand on évoque les événements professionnels et leur nombreux "drink pro" où l'alcool est accessible et souvent gratuit.

L'alcool et sa consommation abusive dans le milieu de la musique est donc un réel problème. Mais les mentalités sont doucement en train de changer : il y a prise de conscience progressive, et, surtout, il y a moins de pression publique qu'auparavant pour inciter à boire.

**Claire Monville**

## En Couverture

p.8 ENTRETIEN François Breut

## Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Xavier Daive

p.5 AFFAIRES À SUIVRE

p.6 EN VRAC

## # rencontres

p.11 Doria D  
p.12 Ykons  
p.13 Morgan  
p.14 Absolem – Isaac  
p.15 Tars – My Diligence  
p.16 Catherine Graindorge  
p.17 Lupo Spaccaro  
p.18 Florian Noack  
p.19 Trio O3  
p.20 Grażyna Bienkowski

## Articles

p.21 ARRÊT IMAGE Grégoire Gerstmans  
p.22 AVANT-PLAN Lionel Meunier & Vox Luminis  
p.24 360° L'omniprésence de l'alcool dans le secteur musical  
p.27 APERÇU Let's Zing Ensemble  
p.28 180° Les webzines  
p.30 BUSINESS L'édition musicale  
p.32 IN SITU Le Fuse  
p.34 GREEN Festivals 100% durable ?

## Les sorties

## Bonus

p.39 4x4 Thot  
p.40 C'EST CULTE Le Plan K  
p.42 L'ANECNOTE Antoine Flipo  
p.42 J'ADORE... Pierres



© DR

# DJ

# Digger

Fondateur de l'Atelier 210, DJ et digger, Xavier Daive vient de compiler 20 ans de sa vie sur un disque dédié aux trésors oubliés de la République dominicaine.

# Xavier Daive

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

**S**i la météo bruxelloise est souvent capricieuse, on peut toujours compter sur Xavier Daive pour importer du soleil dans nos vies. Organisateur de soirées chaloupées, le DJ incarne l'exotisme et les petits bonheurs tropicaux dès qu'il se glisse dans le costume de Funky Bompa. « *Ce qui me plaît, c'est de passer des disques atypiques, des trucs rares qui craquent un peu...* » À côté des 45 tours chinés à l'autre bout du monde, il collectionne aussi quelques réussites dans le paysage musical. On lui doit notamment la mise sur pied de l'Atelier 210, une salle bien connue de la capitale. Programmateur des lieux jusqu'en 2015, il y développe le concept *Blackout Session*, une soirée lors de laquelle il invite le public à se rassembler dans l'obscurité totale pour écouter, dans son intégralité, un album culte. Avant de poser l'aiguille sur le microsillon, Xavier Daive prend soin de raconter le disque en question. Contexte historique, anecdotes et légendes sont toujours au rendez-vous. À l'œuvre depuis 2012, sa *Blackout Session* s'exporte désormais du côté d'Amsterdam. Amoureux de l'objet vinyle, Xavier Daive a aussi sorti de jolies plaques via ses propres micro-labels, Bompa Discos et Limite Records. Cette dernière structure ne compte que deux références dans son catalogue. Mais elles sont restées dans les mémoires. « *J'avais sorti Mexico de BRNS et Améthys de Témé Tan. À l'époque, mon seul objectif était de matérialiser ces deux coups de cœur en 45 tours.* » Sa passion du vinyle, le Bruxellois la doit au hip-hop. « *Au milieu des années 1990, je me suis mis à parcourir les brocantes pour dénicher les 45 tours samplés dans mes disques de rap préférés.* »

En 1998, le temps d'un échange scolaire, Xavier Daive s'envole pour la République dominicaine. Il y apprend l'espagnol et y découvre le merengue, un genre musical apparu dans les Caraïbes au début du 19<sup>e</sup> siècle. Intrigué par ces rythmes bordés d'accordéon, il se met à arpenter les marchés aux puces de Saint-Domingue en quête de trésors oubliés dans le grenier de ce genre millésimé. Cette fouille se prolongera pendant vingt ans. À l'arrivée, il publie *Merengue Tipico: Nueva Generacion!*, une compile de dix morceaux éditée par le label Bongo Joe (Altin Gün, YIN YIN, Lalalar). « *À force de chiner, j'ai rassemblé des pépites du merengue hispanophone. A priori, ces titres sont sortis entre 1962 et 1977. Difficile, toutefois, d'être catégorique. Car il y a très peu de documentation sur l'histoire de ce mouvement. Au fil de mes recherches, j'ai croisé la route d'un auteur qui avait écrit deux bouquins sur le sujet. Cette rencontre m'a donné l'occasion de remonter le fil, de retrouver les musiciens et leurs ayants droit...* » Après cette formidable plongée au cœur de l'âge d'or du merengue, Xavier Daive envisage de poursuivre l'aventure. « *J'ai plusieurs idées de compilation en tête, mais impossible de planifier une prochaine sortie. Car il n'y a pas de "business plan" pour financer mes voyages, les recherches et tout le temps consacré à la tâche. Merengue Tipico: Nueva Generacion! est le fruit d'un "projet vacances" mené sur 20 ans. Aujourd'hui, je suis à la recherche d'un modèle économique viable pour mener ce genre d'aventure au long cours.* »



© DR

# Eurovision

# classique

## Mahault Ska *Pianiste, 13 ans*

La jeune pianiste Mahault Ska, 13 ans seulement, a été plébiscitée par le jury lors de la finale nationale de "l'Eurovision des jeunes musiciens classiques" qui s'est déroulée le 4 avril dernier à Flagey. Six candidats s'y produisaient dans une œuvre de 6 minutes de Joseph Haydn. Mahault Ska défendra les couleurs de la Belgique lors de la finale internationale de cet Eurovision (17.08 en Norvège).



© DR

# capsules-vidéo

# kitchen-music

## Castus *Cut Short Crisply*

Pour accompagner la sortie de son dernier album, Cédric Castus, cuisiner au civil, nous a mitonné une série de capsules musicales culinaires présentées par un avatar-marionnette : une poupée jaune qui fait effectivement "furieusement" penser au guitariste ! Au menu : des recettes, of course, avec en premier épisode, une présentation de la "roulade de paillasson". Tout un programme.



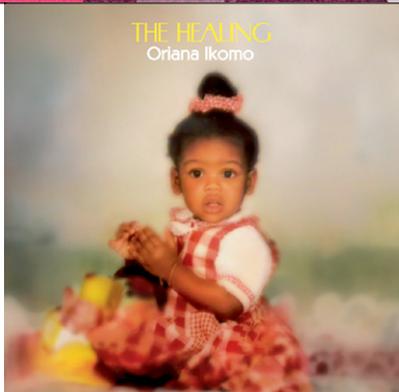
© DR

# album

# électro

## Matuyama *L'électro triste*

Vous vous souvenez de Piano Club ? Jean-Charles Modave et Salvio La Delfa, le duo à l'œuvre derrière ce "matuyama" (JauneOrange) faisaient partie de cette aventure démarrée aux alentours de 2010. Les synthés analogiques prennent ici le devant de la scène, on pense à Air, à Kraftwerk et souvent aussi à... Piano Club (quand ça groove). Un disque à l'ambiance générale plutôt contemplative.



# EP

# R&B-soul

## Oriana Ikomo *Nouvelle princesse soul*

En mars sortait *The Healing*, magnifique EP soul R&B aux touches électro, qui aurait pu paraître sur n'importe lequel des meilleurs labels internationaux du genre. Pour l'heure, c'est l'excellente maison Sdban Ultra qui abrite l'artiste bruxelloise, qu'on vous encourage à découvrir sur scène ce 15 mai au Botanique. Probablement l'un des talents les plus prometteurs du paysage musical belge.



© DR

# rap

# émergence

## MHO *Céleste révélation*

Influencée par des artistes de la scène urbaine comme Zinée ou Lala & ce, MHO se nourrit aussi d'inspirations plus rock ou électro. Son premier EP, *Céleste*, est sorti au mois d'avril. Un premier EP qui parle « d'abus de confiance, de relations toxiques et de vies à inventer en marge d'un monde brutal » sur des prod. catchy (*Alone*), dark (*Plus rien n'a de sens*) ou cloud (*Phare*).

# En vrac...



© DR

## • **Moi, Water Moulin, 15 ans**

Un livre anniversaire très underground

La très auguste salle, sise Boulevard Eisenhower dans la bonne ville de Tournai, fête (déjà !) en 2024 ses 15 ans. 15 années au service des musiques et du cinéma underground, et un anniversaire que l'organisation souhaitait donc célébrer avec la sortie d'un livre consacré à la salle et à ses visuels en tous genres. « 15 ANS ça se fête et pour ça, on vous a entre autres concocté un bouquin de 238 pages couleurs de 15 ans de FLYers!!! avec que des Artiss de ouffff!!! Mise en page par le Toto!!! série limité à 150 exemplaires pour seulement 20 boules lolilol!!!! », peut-on découvrir sur la page Facebook du Water Moulin. À ce prix-là, ce serait dommage de se priver ! Les flyers ont toujours été hyper léchés et à l'image de ce lieu haut en couleur et incontournable dans une ville qui ne regorge pas d'endroits dédiés aux musiques actuelles.

Le livre, qui sortira aux éditions TASCHNEUR (ça ne s'invente pas), est d'ores et déjà disponible en précommande : [toutournai.be](http://toutournai.be)

## • **Et si on en parlait**

Une série de podcasts made in FACIR

Depuis 2023, la FACIR (Fédération des Auteurs-trices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es) a initié une série de podcasts abordant des sujets complexes ou techniques, relatifs au secteur musical professionnel, histoire de susciter la réflexion et le débat. Accessibles depuis le site de la FACIR, des thématiques, comme "La scène et le rapport au corps" ou encore "PlayRight et les droits voisins", ont été décortiquées, à chaque fois en compagnie de professionnel·les du secteur, artistes ou non, tous·tes spécialistes dans leur domaine. Une mine d'informations et de retours d'expériences très utiles, sous forme de podcasts fort bien mis en sons via notamment l'habillage sonore de Floeur et la réalisation de Sarah Roulet et Fabian Hidalgo. Dernier épisode en date : "Pédagogie relationnelle", en compagnie de Pablo Fleury (Court-Circuit Slamino) et de Juliette Bossé (du groupe RIVE) ou "comment s'armer au mieux pour vendre son projet au sein du milieu musical professionnalisant".

## • **Tar One publie son autobiographie**

L'avènement du hip-hop en Belgique

Il était là bien avant les succès de Roméo Elvis, Hamza ou Damso, s'engageant sur la voie du hip-hop à une époque où tout était encore à faire, à inventer, à structurer et médiatiser. Actif depuis 1998, le rappeur de Verviers nous revient avec *Bien Tenté* : un projet pharaonique et personnel qui comprend à la fois un nouvel album et un livre à vocation autobiographique. « C'est l'autobiographie d'un artiste qui n'a pas réussi ! », indique-il via communiqué de presse. « Dans le fond, l'immense majorité des artistes est dans ce cas... » Comme il l'explique lui-même dans l'introduction, *Bien Tenté* est l'autobiographie d'une non-star, le bouquin d'un de ces adolescents qui a « peur du monde, du futur, des autres, de lui-même, de ne pas être à la hauteur ». Véritable passionné du hip-hop, Tar One peut faire valoir une solide discographie et quelques dates mémorables. Dans son livre, il revient avec précision et de multiples anecdotes sur le chemin qui l'a conduit sur la route de la musique. Inévitablement, Tar One revient sur son enfance, la carrière et le destin tragique de son papa, le chanteur Pierre Rapsat. Il pose des mots authentiques sur son histoire et ses émotions. Sincère, touchant, voire bouleversant, Tar One évoque son parcours et, par là même, raconte l'avènement de la scène hip-hop en Belgique francophone. Disponible en ligne, le livre peut aussi être commandé auprès de l'artiste, à l'adresse suivante : [tarone.dopo@gmail.com](mailto:tarone.dopo@gmail.com).

## • **Lisotto Lombé**

Poétesse Nationale

L'information n'est pas neuve, on le sait depuis 2023, Lisette Lombé sera notre Poétesse Nationale pour les deux prochaines années. Un titre symbolique qui vise à valoriser les échanges littéraires entre les trois communautés linguistiques du pays. Mais si on en parle aujourd'hui, c'est qu'une passation de témoin a eu lieu le 28 mars dernier, Lisette Lombé succédant ainsi à Mustafa Kör, écrivain et poète limbourgeois d'origine turque. Poétesse et également slameuse, Lisette Lombé est à l'initiative du projet *Brûler Danser*, un album(-concept) et un spectacle proposé tout au long de l'année 2023 aux côtés de la musicienne et compositrice Cloé du Trèfle. Nous avons rencontré la poétesse-slameuse à cette occasion (voir Larsen°55) et elle nous disait à ce moment-là que selon elle « le slam fabrique un pont entre l'écriture et les arts vivants ». Cloé nous parlait d'elle également, situant le rapport à la musique de la poétesse : « On a rapidement remarqué nos références communes : Anne Clark, la new wave... ». On lui souhaite (et on nous souhaite) deux magnifiques années pleines de poésie.

## • **Paroles de musiciennes**

4 podcasts

Histoires de rééquilibrage

« Donner à entendre la parole des femmes me semble aujourd'hui une initiative à encourager, afin que celles-ci retrouvent leur place dans l'espace public, et pour qu'elles prennent pleinement part aux débats d'idées en tant qu'artistes et citoyennes. » C'est avec ces mots que Lucile Beauvais, également aux commandes du projet musical Lux Montes, présente la démarche qui a présidé à la création de cette série de podcasts intitulée *Paroles de musiciennes*. Désireuse d'apporter un rééquilibrage dans la représentation des hommes et des femmes dans le secteur musical, cette série de podcasts part à la rencontre de musiciennes afin de leur donner la parole, « pour saisir leurs témoignages et visibiliser un patrimoine musical », un patrimoine vivant et pérenne. La série de podcast *Paroles de musiciennes* est un podcast produit par Lucile Beauvais et l'association Elles en ont ! Le projet est soutenu par la Fédération Wallonie Bruxelles dans le cadre de la bourse "Un futur pour la culture" et est accompagné par l'asbl FACIR (Fédérations des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es), dont l'une des missions est d'encourager un secteur musical plus inclusif. N'hésitez pas à découvrir les premiers épisodes avec les voix et témoignages de Cécile Goncy (Seesayle) et Clémentine Collette (Clemix).

## • **Lot's Zing Ensemble!**

Un nouveau répertoire choral à s'approprier

Bozar s'associe à la Fête de la Musique avec son projet LET'S ZING ENSEMBLE. Après 10 ans de succès choral avec Singing Brussels, un projet associatif corps et voix au gré d'ateliers divers et variés ouvert à tous·tes, Bozar s'est demandé comment célébrer au mieux cette décennie d'existence. L'idée d'un nouveau répertoire choral est alors née. Ce sont ainsi 10 compositeur-rices talentueux·ses qui ont été invité·es à créer un répertoire musical totalement nouveau. Dix "chansons" signées Laïla Amezian, Nicolas Michaux, Oriana Ikomo, Avalanche Kaito, François Breut, cabane, Laryssa Kim, Esinam, Judith Kiddo, Maarten van Ingelgem et Els Moors. Ce répertoire est aujourd'hui accessible gratuitement à toute personne désireuse de le travailler. Un professeur, une chef d'orchestre ou un·e chanteur·euse qui souhaite l'étudier et l'interpréter peut donc simplement le télécharger. Une manière originale de créer un nouveau corpus dans un genre musical somme toute assez figé et de proposer à quiconque de se l'approprier, de le travailler et de le rendre vivant.

[www.bozar.be](http://www.bozar.be)

## • Parcours FrancoFaune Non pas 3... mais 4 artistes sélectionnés!

Ça se passait en mars dernier à la Maison poème à Bruxelles (Saint-Gilles). « On a sans doute vécu l'une des éditions les plus intenses et qualitatives des auditions pour le Parcours FrancoFaune », ont annoncé les organisateur·rices sur leurs RS. Le comité de sélection, constitué de professionnel·les du milieu musical belge, s'est d'ailleurs dit « qu'à cuvée exceptionnelle, il pouvait y avoir résultats exceptionnels » : ce ne seront donc pas trois mais quatre artistes qui bénéficieront cette année de l'accompagnement proposé par FrancoFaune. Ces artistes seront également programmé·es lors de la prochaine édition du festival à la rentrée prochaine. Mais qui donc a été sélectionné, nous direz-vous ? Il s'agit de AA, Ariel Tintar, Le Lou et de Louise Barreau.

## • POINTCULTURE Une formation et une ouverture

L'antenne PointCulture de l'ULB a fermé ses portes le 8 mai dernier. Un rendez-vous festif vous y a été proposé, l'occasion pour PointCulture de faire la passation avec son collaborateur de longue date sur place, ULB Culture, qui occupe et anime dorénavant les lieux. Une transition qui se fera sous le signe de l'exposition *Belgica Biladi : une histoire belge-marocaine* organisée par l'ULB. PointCulture est en transformation ces dernières années et contraint de se réinventer. Dans cette nouvelle dynamique, PointCulture Auderghem, le centre névralgique de l'association, ouvrira pour la première fois ses portes au public, le 10 mai prochain, prenant ainsi le relais de PointCulture ULB. Vous pourrez venir y déposer ou emporter vos réservations de médias sur le lieu même où est stockée toute la collection. L'emprunt s'y fera uniquement sur commandes préalables. Les lieux accueillent les membres les mercredis et vendredis de 15h à 18h et les samedis de 11h à 16h, au 6 Place de l'Amitié à Auderghem. PointCulture Auderghem, est à proximité de la VUB et de l'ULB et à deux pas des arrêts de métro Arsenal ou Pétillon. Il est facilement accessible en métro (ligne 5), tram (7 et 25) et bus (34) et dispose d'un parking gratuit pendant ses heures d'ouverture.

## • Prix Caecilia 2023

### Le palmarès

Le 10 avril dernier, l'Union de la presse musicale belge a proclamé, à la Monnaie, les prix Caecilia décernés pour l'année 2023. Ces prix récompensent chaque année dix enregistrements, nationaux ou internationaux, jugés particulièrement remarquables par un jury constitué de sept membres qui se basent sur une présélection établie par des professionnel·les francophones et néerlandophones.

En outre, trois prix spécifiquement belges sont également remis :

– **le prix Albort de Suttor** : il salue la réédition des enregistrements historiques du violoniste Alfred Dubois (1898-1949) sur le label Musiques en Wallonie. Le violoniste était très apprécié en tant que pédagogue et a enseigné à des élèves venant des quatre coins du globe. Il est considéré comme le chaînon interprétatif de l'école belge du violon entre la génération d'Eugène Ysaye (dont il fut probablement l'élève) et celle d'Arthur Grumiaux dont il fut le professeur.

– **le prix Roné Snopvanger** est quant à lui octroyé à un album d'interprètes ou de répertoires belges dans un registre plus contemporain.

Il a été attribué cette année à l'album monographique autour de l'œuvre d'Adrien Tsilogiannis (Cyprus), interprétée par la soprano Clara Inglese et l'ensemble Sturm und Klang. Un prix hommage a été décerné à l'album posthume (paru chez EtCetera) d'extraits de concert donné par le défunt Aleksandr Khramouchin en compagnie de son épouse Éliane Reyes.

– **le prix du "Jeune musicien·ne de l'année"** a été décerné à la jeune et déjà bien célébrée violoniste franco-belge Maya Lévy, née en 1997, élève d'Igor Tkatchouk et, depuis 2013, de Boris Kuschnir à Vienne.

## • La vie compliquée du Sounds Jazz Club

### Même salle, deux ambiances

L'asbl Sounds Live, organisatrice de concerts au Sounds Jazz Club, haut lieu du jazz bien connu des Ixellois·es et des Bruxellois·es, l'a annoncé sur ses réseaux : elle quittera le lieu le 30 juin 2024. On peut lire sur leur site web : « Après avoir été la cheville ouvrière de la réouverture du légendaire Sounds Jazz Club en novembre 2021 et l'avoir replacé sur la carte des plus grands clubs de jazz d'Europe grâce à une programmation pointue, tout en demeurant un espace convivial et festif ouvert à tous·tes, l'asbl Sounds Live est contrainte de quitter le 28 rue de la Tulipe le 30 juin 2024. » Contrainte donc ? Les choses ne semblent pas simples à Ixelles et certains pourraient d'ailleurs s'étonner que le lieu reste toutefois ouvert après cette date fatidique. Car c'est en effet suite à une divergence de vue entre les deux asbl, responsables de la vie du Sounds, qu'on en est arrivé à une telle extrémité : « L'asbl Sounds Resist (...) a décidé de mettre fin à la convention qui nous liait. Malgré plusieurs mois de discussions et notre volonté de

trouver un terrain d'entente, les réalités économiques, relationnelles et organisationnelles, ainsi que des divergences dans le management et dans la vision du projet, rendent trop difficile la cohabitation entre les deux associations (...). L'asbl Sounds Live, estimant « que son modèle d'un véritable jazz club est essentiel pour son fonctionnement et sa cohérence », partira donc à la recherche d'un nouveau lieu pour continuer ses propres activités. Reste aujourd'hui à savoir sous quel nom... et où !

Sounds Resist argumente quant à elle sur ses propres réseaux : « Après une longue médiation, Sounds Live ayant refusé diverses alternatives que nous avons mises sur la table pour continuer à travailler ensemble, cette association devra donc trouver un autre lieu pour continuer ses activités ». Vous suivez toujours ? Car oui, l'asbl Sounds Resist continuera donc bien l'aventure... au même endroit. Et en compagnie d'une autre association, Buen Vivir : « Dès septembre 2024, nous repartirons vers une nouvelle saison, tant de la partie Sounds Resist, que de la partie Sounds Jazz Club que nous administrerons nous-mêmes dès le 1 juillet 2024 (...) à l'aide d'une nouvelle équipe de programmation ». Et un tout autre projet artistique ? Le public le découvrira en septembre.

Même salle, autre ambiance donc... Le visage du Sounds va inévitablement continuer d'évoluer. Notamment via les activités du collectif Buen Vivir qui « ouvrira les portes du SOUNDS en version RESIST en journée (et les dimanches, lundis et mardis soir), comme espace partagé accueillant les voisin·es, les étudiant·es, les artistes, les militant·es... Il sera donc possible de venir étudier, préparer une action, donner un spectacle, se réchauffer et se rencontrer, organiser une conférence de presse et ce, autour d'un verre et d'une soupe à petit prix. Il ne s'agira pas d'un café à proprement parler mais d'une permanence de l'association Buen Vivir qui vous ouvre les portes du Sounds. »

En espérant que ce lieu mythique du jazz puisse continuer à ravir les aficionados de la note bleue et ne pas perdre son âme...

## • Le marché du disque en 2023

### Une augmentation de 11%

La Belgian Recorded Music Association (BRMA) a publié les chiffres du marché du disque pour l'année 2023. Le chiffre d'affaires total est de 118 millions d'euros, une augmentation de 11% par rapport à 2022. La part du marché numérique domine totalement et représente en 2023 87% du total (103, 27 millions d'euros). Notons que le streaming dépasse pour la première fois les 100 millions d'euros. Le chiffre des ventes physiques est en légère augmentation : 14,89 millions d'euros pour 14,28 millions en 2022 et ce, principalement, grâce à la vente encore exponentielle de vinyles car la vente de CD est, quant à elle, toujours à la baisse. Un environnement de ventes physiques qui s'est donc plus ou moins stabilisé.



© SIMON VANRIE

# album

# chanson

# Françoiz Breut

## À la recherche du vivant

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Avec son dernier opus : *Vif!*, Françoiz Breut revient à l'essentiel et nous offre des chansons terreuses et boisées, nichées entre lichen et rosée.

« Je parle de la nature comme refuge, pour pouvoir continuer à respirer », nous glisse François Breut. Une petite dizaine d'albums au compteur – dont *Flux Flou de la Foule* sorti en 2021 – la Bruxelloise d'adoption marque une nouvelle étape dans son chemin musical avec *Vif!*, une collection de douze titres qui, sans filtre ni artifice, rendent hommage à la nature et au monde végétal. Des chansons en français – au lyrisme poétique, engagé et nécessaire – qui, entre orages et éclaircies, mettent en lumière les multiples réflexions de l'artiste : entre la force du monde souterrain, la beauté de l'existence éphémère, la tragique errance urbaine et l'époustouflante puissance des arbres, les idées fusent et prennent racine. En toute spontanéité.

Au travers d'arrangements mi-organiques mi-électroniques confectionnés en collaboration avec Marc Melià, François Schulz et Roméo Poirier, l'autrice-compositrice-interprète reconnecte à la terre et au vivant, et nous fait les plus belles déclarations. Un nouveau souffle qui fait du bien.

**Tout le long du disque, vous créez un lien avec le réel, le vivant. Peut-on parler d'un album-concept ?**

On peut dire que c'est un album-concept, oui. J'ai eu besoin de me concentrer sur quelque chose après la période Covid et cette ambiance de morts, de bouleversements du monde. Je me suis dit « pourquoi ne pas aller retrouver tout ce qui vit autour de nous ? ». Ce n'est pas facile de chanter que le monde va mal : le chant, c'est souvent lié à la joie. J'ai essayé de retrouver des sensations d'enfance, de vie, et de les trouver dans la nature, entre autres.

**Avez-vous eu l'occasion de vous immerger dans la nature pour écrire ce disque ?**

Un peu... mais je l'ai beaucoup fait en imagination. J'ai récemment acheté un petit bois dans lequel je suis allée, quelques fois. Au début, je me disais « moi, la citadine entourée de béton, qu'est-ce que je vais pouvoir trouver là ? Je vais certainement trouver quelque chose et me concentrer sur autre chose que tout ce qui s'écroule autour de nous ». C'est joyeux tout ça, non ? (rires)

**Ce retour à l'essentiel se reflète-t-il aussi dans les arrangements musicaux ?**

Tout à fait. Idéalement, si je pouvais ne plus utiliser la technologie dans la musique, je le ferais. Mais je suis obligée de passer par là. J'aurais pu faire un album a capella, sans personne autour de moi. Mais le travail de la musique, je le fais, depuis toujours, accompagnée de beaucoup de musiciens et de musiciennes. Le disque précédent, *Flux Flou de la Foule*, a été terminé pendant le Covid puis peaufiné par Marc Melià, le claviériste du groupe. Avec Marc, François et Roméo, on formait une super équipe et on avait envie de continuer à travailler ensemble. J'ai donc proposé qu'on se retrouve tous et qu'on se mette dans une pièce. Ce n'est pas très original, c'est ce qu'on faisait tous avant (rires). Mais je voulais retrouver ce côté organique plutôt que de travailler à distance en s'envoyant des fichiers. C'était compliqué, tout le monde avait ses propres projets donc il fallait trouver du temps pour se réunir. Mais on a réussi à le faire et on voulait avoir le moins d'instruments possible : chacun s'est concentré sur un ou deux instruments. Je venais parfois avec des bouts de mélodie, et parfois on commençait tous ensemble, avec de l'improvisation.

**L'appel du cœur, l'instinct et l'expérimentation semblent inhérents au projet, tant pour vous que pour les personnes qui vous accompagnent.**

La musique, c'est de la magie : il faut que tout le monde s'entende et puisse apporter sa sensibilité. C'est très beau de nous voir nous entendre tous et toutes ensemble au niveau musical et de parvenir à échanger. C'est quelque chose que j'adore dans la musique et ce pour quoi je continue à travailler. Je ne me suis jamais formée à travailler seule avec un ordinateur : ce qui me plaît, ce sont ces échanges. Le fait de voir que toutes ces choses se construisent petit à petit, parce qu'on se fait confiance. La confiance, c'est hyper important : voir ce que l'autre va proposer,

puis si on n'est pas convaincu, parvenir à changer de point de vue, se dire "a priori je n'aurais pas vu les choses comme ça mais, en fait, pourquoi pas". Et finalement, ça fonctionne et on finit par aimer. Ça, j'adore !

**Sur le morceau *Dancing Frénétique*, vous mettez en évidence la nécessité de s'exprimer par le corps. Est-ce quelque chose que vous parvenez à faire avec votre musique ?**

Ce qui est certain, c'est que je m'exprime plus avec le corps qu'au début. Quand j'ai commencé, je n'avais pas prévu de monter sur une scène ; je me suis retrouvée comme un poteau à accompagner mon amoureux de l'époque (rires). J'aimais interpréter mais j'étais plus dans la voix, moins dans le corps. Je le fais beaucoup plus. Maintenant : je danse, même s'il n'y a pas de chorégraphie prévue. C'est quelque chose que je fais avec beaucoup de plaisir. Ce n'est pas travaillé, c'est complètement instinctif.

**Cela signifie peut-être que votre musique vous permet d'être complètement vous-même, à l'aise et authentique ?**

Oui. Je suis à l'aise, mais ce n'est jamais gagné. À un moment, avant de jouer avec Marc Melià, j'avais un petit clavier sur scène. Je bicolais sur un clavier un peu daté et en côtoyant de super musiciens, je me suis dit « bon, je vais les laisser jouer » (rires). Je suis désormais plus concentrée sur ma voix, sur mon corps, et j'ai abandonné un instrument que je commençais vaguement à apprivoiser. Ce que j'aime dans les concerts, c'est qu'on ne sait jamais vraiment ce qui va se passer même si on a un canevas, une set list. Il y a toujours des imprévus : un concert n'est pas l'autre et c'est ça qui est chouette.

François Breut

« J'ai essayé de retrouver des sensations d'enfance, de vie, et de les trouver dans la nature. »

**Il y a trois ans, vous sortiez l'album *Flux Flou de la Foule*. Quelle était votre dynamique de travail, à l'époque ?**

C'était des prises de décision très collectives. Discuter avec tout le monde et réussir à trouver un accord sur comment fonctionner, c'est super. Parvenir à faire quelque chose de différent, de travailler de manière différente. Le contexte du Covid a été particulier pour tout le monde : on a du donner tout le matériel à Marc alors qu'on aurait voulu travailler ensemble. On a travaillé chacun de notre côté, mais ce n'est pas la même chose que de tout partager et de se voir en direct. Le processus de création de *Flux Flou de la Foule* a été plus long : il y a un membre du groupe qui est parti, au début on n'avait pas de label, après le label nous a donné de l'argent, etc. Il y a eu plein de changements. Au début, on s'est vus physiquement. Mais après, on a été obligés de se partager les tâches et de travailler chacun de notre côté – sauf les prises voix, que je faisais toujours avec Marc ou François. Pour ce disque-ci, on s'est vus dans plusieurs endroits pour répéter tous ensemble, faire évoluer les morceaux tous ensemble. C'est sans doute la plus grande différence.

**Quels sont les éléments caractéristiques de *Vif!*, au niveau des sonorités ?**

La basse de François Schulz est très présente, c'est une basse très organique. Ensuite, on a toutes nos influences musicales : Roméo Poirier développe son projet de musique électronique

dans lequel il travaille beaucoup les textures, c'est très abstrait. Il y a moins de mélodies, il travaille vraiment la matière du son, qui est super belle. Il y a le travail de Marc Melià, aussi, qui travaille avec ses deux synthétiseurs, notamment le Prophet. C'est un son très caractéristique et, en même-temps, il peut avoir un côté très classique dans sa façon d'utiliser les pianos et les claviers. Et puis, il y a la patte de François Schulz, qui faisait partie du groupe Hoquets avec McCloud, le prince sans carnaval, qui chante sur le morceau *Lichen*. Il y a dix ans, ils ont fait un concept-album que j'ai adoré, des chansons assez caricaturales sur tout ce qui peut se passer de surréaliste en Belgique. François, lui, il est multi-instrumentiste : il bricole des instruments, des percussions, il a plus ce côté organique et bricolé que Roméo et Marc, qui sont plus dans les machines. Ils se complètent très bien, tous les trois.

#### Et vous, quelles sont vos influences ?

Moi, j'ai une très, très longue liste d'influences (*rires*). Là, comme ça, je pense à trois groupes de filles : Warpaint, Electrelane – un peu plus rock –, et puis Bas Jan, un groupe plus récent dans lequel joue une harpiste incroyable, Serafina Steer. Notre playlist de base de travail, elle part dans tous les sens : il peut y avoir de la soul, de la musique concrète, de la musique électronique, toutes sortes de choses.

#### Les mots jouent un rôle essentiel dans votre travail musical : vos paroles sont vivantes, d'une richesse inouïe. D'où vient ce goût pour l'écriture ?

Je lis énormément. Quand je veux développer une thématique, je peux lire n'importe quel roman – que ce soit de la fiction ou des essais de sociologie –, je tombe sur un mot qui va m'amener vers quelque chose. Juste un mot, un petit mot. Ça résonne et ça enclenche le processus : je me dis « ah ouais, je pourrais parler de ça ». Je vole un petit mot et le texte grossit de cette manière-là. *Ectoplasme*, par exemple, c'est un mot qui m'intéressait, même si je ne savais pas exactement ce que c'était. Pour moi ça évoquait le vide, l'absence, et c'est comme ça que j'ai commencé à écrire ce morceau. Après avoir écrit ce titre-là, j'ai lu un bouquin d'Hélène Frédérick que j'ai adoré, *La poupée de Kokoschka*. Oskar Kokoschka, c'est un peintre expressionniste qui était amoureux d'Alma Mahler, qui avait été la femme de Gustav Mahler. C'était pendant la première guerre mondiale. Kokoschka ne la voyait quasiment pas, Alma Mahler, et comme il était vraiment épris d'elle, il avait demandé à une couturière de fabriquer une poupée à son effigie. Ce livre, c'est l'histoire de la couturière et de son lien avec le peintre, qui lui dit toutes les matières qu'elle pourrait utiliser pour faire la poupée. C'est super beau, ça parle de l'absence de l'être aimé. Je l'ai lu après avoir terminé ma chanson mais ça m'y a fait penser. Je fais des parallèles, ça me permet de donner du corps au morceau (...) La liste de tous les bouquins que j'ai lus pendant la création de ce disque-là, elle est bien longue. Il y a *Walden* de Henry David Thoreau, qui est un des premiers écologistes qui, dans les années 1850, est parti dans le fin fond des États-Unis et s'est installé dans une cabane. Il a vécu dans sa cabane, et s'est dit que c'était possible. Dans ce livre, il décrit la nature, il explique comment l'humain peut vivre avec ce qui l'entoure. C'est une référence pour les écologistes.

#### Sur *Vif!*, vous abordez des thématiques importantes comme l'humusation et la bétonnisation. Est-ce que le fait de parler d'écologie fait de ce disque un projet politique ?

Oui, je pense. Cela dit, je me demande si les gens écoutent vraiment les paroles, en fait (*rires*). Je ne suis pas en train de lever mon point mais je trouve que ce sont des sujets qui sont hyper importants. Je parle de l'humusation dans *Ode aux vers*, je parle de la pollution des sols à cause des pratiques funéraires, etc. Le message n'est pas très clair quand on écoute le morceau comme ça, mais c'est de ça que j'ai voulu parler, de manière poétique : le retour au corps, le moment où le corps du défunt retourne à la

terre et qu'il puisse nourrir la terre plutôt que de la polluer. Je ne sais pas si ça peut servir à quelque chose, si les gens vont écouter le disque de cette manière-là, mais moi, j'avais envie de l'écrire comme ça. Ce ne sont pas des petites chansons légères (...) Il y a aussi l'histoire de *Crever l'Asphalte* sur l'importance de la vie des sous-sols, de la force de la nature. Si les sous-sols sont en bonne santé, la vie au-dessus sera meilleure. Ce morceau-là, il souligne aussi l'importance de la nature dans la ville, pour que l'on puisse respirer. À l'époque, tout un tas d'associations s'étaient mises ensemble pour arrêter la coupe des arbres de l'Avenue du Port où toute une ligne de platanes allaient être abattus sous prétexte que ça faisait trop de racines sous les pistes cyclables. Elles ont réussi à protéger les arbres, qui sont toujours là aujourd'hui. La bétonnisation de la ville, c'est de pire en pire. Alors que c'est une chose essentielle si on veut pouvoir continuer à vivre : la nature doit être de plus en plus présente.

#### Vos paroles sont très poétiques, pleines d'images et de métaphores qui laissent libre court à l'imagination de toutes. Est-ce une volonté d'offrir une grille de lecture aussi large à votre public ?

Je ne calcule pas ce genre de choses : je sais que c'est ce qu'il se passe. Le propre de la chanson, c'est que tout le monde peut se l'approprier et se faire sa propre histoire. J'ai toujours été consciente de ça et c'est ce que j'adore : je vais parler de quelque chose mais une personne va me parler d'autre chose. Et il va y avoir un dialogue entre nous. Je trouve ça super intéressant !

Françoiz Breut

« C'est une chose essentielle si on veut pouvoir continuer à vivre : la nature doit être de plus en plus présente. »

#### En plus de faire de la musique, vous travaillez comme illustratrice. Comment combinez-vous ces deux disciplines ?

L'illustration, c'est mon premier mode d'expression. J'ai fait les beaux-arts, des livres pour enfants, des pochettes de disque, etc. En parallèle des chansons, je fais toujours des expos. Quand je travaille sur les morceaux, le fait de faire des illustrations en même temps sur le sujet ça m'aide aussi à aller au creux de la chanson, et au creux des images que je vais décrire. J'ai beaucoup dessiné pendant la confection de ce disque, peut-être encore plus que pour l'autre. Là, j'ai travaillé sur des pochettes de disque pour *Avalanche Kaito*. Je trouve ça super intéressant, de rentrer dans l'univers d'un groupe. Je l'ai fait plusieurs fois, c'est quelque chose que j'adore.

Françoiz Breut

*Vif!*

G2 records





# album

# pop-chanson

© RALFAGRAM

# Doria D

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Trois ans après *Dépendance*, hymne générationnel qui a dépassé les 10 millions de streams, la chanteuse et compositrice muscle le son, sort les guitares et se nourrit de ses doutes existentiels sur son premier album *Je cherche encore*.

« Je n'ai pas de mode d'emploi, je suis perdue dans ce monde », chante Doria D (upont) sur son premier album *Je cherche encore*. Entrée dans l'âge adulte sous nos yeux, la jeune femme de 24 ans prend le pouls de sa génération tout en se métamorphosant musicalement. Trois ans après l'EP *Dépendance* qui l'a révélée, l'auteure, compositrice et interprète originaire d'Ottignies, s'est affranchie de la structure de G Major Productions pour retrouver sa liberté. *Questions*, *Colère*, *Morose*, *Danger*... Les titres des huit chansons de ce disque autoproduit parlent d'eux-mêmes et relatent le cheminement d'une chanteuse qui n'a pas peur d'exprimer sa vulnérabilité. « Je me pose des questions depuis que je suis née, explique-t-elle. Je suis un peu en crise existentielle tous les deux jours. Je dois vivre et avancer avec ça, notamment en me réfugiant dans la

Doria D  
*Je cherche encore*  
Autoproduction

musique. C'est une manière, finalement assez saine, de trouver certaines réponses. J'écris principalement sur ce qui me préoccupe mais j'essaie d'en faire quelque chose de positif. Ce premier album est un peu le recueil de tous mes apprentissages. De mes doutes aussi. Ça avait du sens de l'appeler *Je cherche encore*. Je me rends compte aussi que je ne suis pas la seule à chercher. C'est pareil pour tous mes potes, filles et garçons. Je viens d'avoir 24 ans. On est dans un âge où on est hyper perdus, on ne sait pas du tout ce que l'avenir nous réserve. »

Doria D

« L'idée est de bousculer les choses, un peu comme dans la vie de tous les jours. »

Je cherche encore reste pourtant un disque lumineux. Et plus musclé. Les sonorités urbaines et formatées de l'EP *Dépendance* sont quelque peu délaissées au profit d'arrangements plus audacieux, de guitares électriques, de nuances acoustiques et d'une démarche artisanale plus ancrée dans la scène alternative. En résulte un album avec l'âme et pas seulement construit en pensant aux algorithmes. *Nanana* qui est introduit par un effet de distorsion, le refrain torturé de *Ton Regard* ou les climats quasi oppressants du bien-nommé *Danger* rappellent que Doria D est passée par la case "rock énervé" dans l'adolescence. « On ne peut pas se refaire, rigole-t-elle. J'ai fait l'école des bars et des tremplins dans les quartiers universitaires de Louvain-la-Neuve où je chantais des reprises de Nirvana. Les choses se sont très vite emballées avec le succès de la chanson *Dépendance*. On m'a proposé très vite des concerts et j'ai foncé. J'ai fait environ une centaine de dates avec seulement un single et un EP. C'est incroyable, d'autant qu'on était alors en pleine crise du Covid avec tout ce que cela a impliqué comme restrictions culturelles. On avait peu de moyens mais beaucoup d'enthousiasme. Il y avait toutefois la frustration d'avoir beaucoup de bandes préenregistrées sur scène. Petit à petit, c'est devenu moins formaté et plus dans l'énergie. Mes influences rock étaient là, mais moins visibles. Avec *Je cherche encore* et la prochaine tournée, elles reviennent à la surface. L'idée est de se faire plaisir et bousculer les choses, un peu comme dans le vie de tous les jours. Je suis une artiste indépendante aujourd'hui. Je n'écoute que moi et je n'ai pas peur d'expérimenter. »

Je cherche encore positionne clairement Doria D au cœur de la nouvelle scène belge francophone féminine. Une scène qui bouge, partage les mêmes références rock indie (comme RORI et sa passion assumée pour les Arctic Monkeys) et s'affranchit des codes de la pop urbaine et des sons du moment. « Oui, c'est vrai que ça bouge chez les meufs. Avec RORI, Charles, Iliona, Saskia ou encore Orlane que je connais un peu moins personnellement mais que je suis sur les réseaux. Nous sommes toutes issues de la même génération, on s'entend bien et on s'encourage. Ça me fait très plaisir d'autant que rien n'est calculé. C'est très authentique, à nouveau très indé dans la démarche. Et puis le rock, que ce soit pour les mecs ou les meufs, ça manquait un peu dans le paysage, non ? »



# album

# pop-rock

© DR

# Ykons

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Ykons, c'est à la base cinq amis originaires de Herve qui décident de faire du pop rock accessible, sans prise de tête et 100% positif. Si certains médias défenseurs de la cause "indie" ont réagi tièdement, le public, lui, a plébiscité ce groupe prônant une approche mélodique et une bienveillance artisanale. Avec son deuxième album intitulé *Cloud Nine*, Ykons muscle toutefois le son et affirme de nouvelles ambitions. Explications avec le chanteur/compositeur Renaud Godart.

Le concert "release" d'Ykons à l'Ancienne Belgique du 12 avril dernier affichait complet plus d'un mois avant la sortie de *Cloud Nine*. Qu'avez-vous ressenti ?

Jusqu'au jour du concert, j'éprouvais un sentiment qui relevait de l'irrationnel. Ni question, ni pression... Je ne me rendais tout simplement pas compte, tellement ça me paraissait dingue. Avec les membres d'Ykons, nous sommes allés voir plein d'artistes belges et internationaux à l'Ancienne Belgique. Y jouer avec notre groupe relavait déjà du rêve fou mais alors faire un sold-out...

À l'issue de votre dernière tournée en 2023, vous avez proposé en streaming et en vinyle deux enregistrements live, l'un au Forum de Liège, l'autre à la Madeleine de Bruxelles. Une manière de rappeler que c'est sur scène qu'Ykons prend toute sa dimension ?

Il y a de ça, bien évidemment. Depuis notre première répétition, Ykons a toujours fait de la musique dans le but de la partager sur scène. On fonctionne encore "à l'ancienne". Aller en studio pour enregistrer des albums ou des EP, tourner des clips pour faire connaître nos singles, faire de la promo, répéter... Tout ça dans un seul but : donner des concerts. C'est notre ADN. Les vinyles live, c'était aussi une manière de prolonger le plaisir, de garder une trace physique de ces moments de magie. Pour nous et pour ceux qui étaient au Forum et à la Madeleine.

Renaud Godart

« Il s'avère que nous faisons du bien à des personnes. Rien que pour ça, l'aventure vaut le coup. »

Vous évoquez l'ADN d'Ykons. De quoi est-il composé ?

Ykons, c'est cinq garçons qui ont eu envie de faire de la musique car ils avaient un trop-plein d'énergie. C'est aussi simple que ça. On assume aussi beaucoup ce côté "vrai" et "authentique" de notre démarche. Dans nos têtes, dans nos fringues, dans les mots, nous sommes les mêmes sur scène qu'en dehors. Musicalement, il n'y a rien de calculé ou de cérébral chez nous. Ce qui nous importe, c'est de faire bouger les gens, de les aider pendant une heure trente à "foutre le camp" le plus loin possible de leurs contraintes quotidiennes.

Par rapport à votre premier album *Reflected* (2019), diriez-vous que *Cloud Nine* est une révolution ou une évolution ?

Je n'oserais pas parler de révolution. Mais depuis nos débuts, il y a eu de belles rencontres humaines et professionnelles qui sont venues nourrir le projet et l'ont forcément fait avancer. L'évolution la plus marquante se trouve dans le son. *Reflected* est un disque autoproduit par des mecs qui découvrent tout par eux-mêmes. Le EP *Colors And Lines* en 2021 est une nouvelle étape où Thibaut Demey (alias Doowy) nous aide à remodeler nos chansons, notamment *Sequoia Trees* (leur chanson la plus connue, 8.000 diffusions radio, 18 semaines dans l'*Ultratop Belgium*, - ndlr). Avec *Cloud Nine*, on trouve une pièce supplémentaire du puzzle Ykons avec l'aide de Julien Joris et Benoît Leclercq de Delta. Quand nous avons commencé à travailler avec eux, ils nous ont dit : « Vous avez une identité et des bonnes chansons. Laissez-vous guider par celles-ci et ne vous laissez pas influencer par les formats. » Ça nous a libérés...

Des titres comme *Sweet Part Of You* ou *By The Storm* sont plus tranchés dans les sonorités. Une manière de réagir à plusieurs médias qui vous reprochent une approche trop lisse ?

Non, c'est notre volonté. Je m'en fous que certains médias nous disent que notre musique est trop consensuelle. Je ne le prends même pas mal. Il y a des gens qui adorent écouter du black metal ou du rock indie plus abrasif et j'en suis ravi mais ce n'est pas mon cas. Ykons fait du Ykons. On joue la musique qu'on aime entendre et il se trouve que plein de gens l'aiment aussi. Avec *Cloud Nine*, nous n'avons pas essayé de plaire, on a pris des risques et on espère que le public va adhérer.

Renaud Godart

« Je m'en fous que certains médias nous disent que notre musique est trop consensuelle. »

Les thèmes de l'acceptation de soi et de la résilience reviennent souvent dans vos chansons. C'est votre credo ?

Nous avons toujours véhiculé des messages positifs avec Ykons. Avec l'âge, cet état d'esprit se confirme. À la quarantaine, tu prends davantage conscience des choses qui sont belles et auxquelles tu n'avais pas spécialement fait attention avant. C'est ce que nous racontons notamment dans la chanson *New State Of Mind*. Et puis ça fait aussi écho au groupe. Sans pour autant se dire que tout est gagné, nous sommes fiers de notre parcours. Après les concerts, il y a des tas de filles et de garçons de tous les âges qui viennent nous dire : « Ce que vous délivrez dans vos chansons, ça nous fait plus d'effets que des antidépresseurs ». Mine de rien, c'est énorme. Personne n'est jamais venu nous trouver à nos débuts en disant : « Il faut que vous fassiez de la musique pour aider les gens ». On a décidé comme des grands sans savoir où tout ça allait nous mener. Et puis au final, il s'avère que nous faisons du bien à des personnes. Rien que pour ça, l'aventure vaut le coup.

Quelque part entre Puggy et Mustii, vous êtes la preuve vivante qu'on peut faire du pop rock en Fédération Wallonie-Bruxelles et toucher un public bien plus large que la niche. Quels conseils donneriez-vous à de jeunes groupes ?

Le premier conseil que je donnerais c'est que si vous avez envie de faire de la musique, il faut y penser tout le temps. Ça doit être votre pain quotidien. Personne n'y croira plus que vous. Et plus vous y croyez, plus vous vous rapprochez du but. Un autre conseil, n'écoutez que les gens qui vous veulent du bien. Les gens qui vous disent « C'est intéressant votre musique, mais... », c'est qu'ils ne vous aiment pas. C'est leur droit mais leurs conseils ne seront jamais utiles. Par contre, ceux qui apprécient votre projet et vous font des suggestions constructives méritent toute votre attention et... du travail supplémentaire.

Ykons  
*Cloud Nine*  
Blue Milk Records



# album

# chanson

©MARTIN GALLONE

## Morgan

TEXTE : NICOLAS CAPART

Le 1<sup>er</sup> album de Morgan est arrivé et c'est peu dire qu'on l'attendait. À suivre et de très près.

C'est toujours un plaisir de discuter avec Morgan.

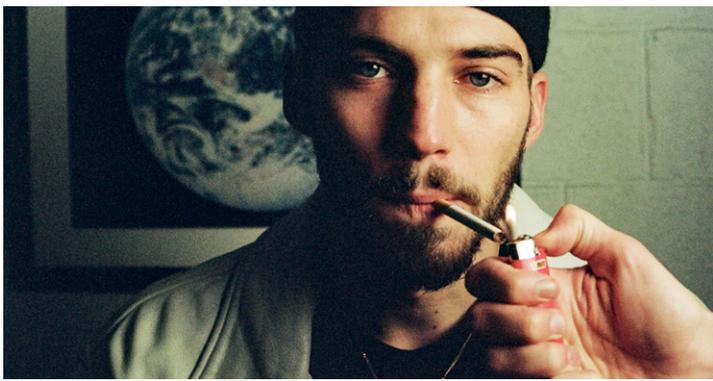
Depuis nos premières rencontres avec le 77 qui l'a vu grandir, chacune de nos interactions fut marquée d'un sceau commun. L'aura solaire du Bruxellois, cette joie de vivre contagieuse et un enthousiasme à tout rompre qui donnent envie de prolonger la conversation en terrasse. Cette fois, loin du tumulte rap et dans le prolongement de ses derniers EP (*Fleurs Confinées*/2020 et *Chéri*/2023), c'est pour la sortie d'un album que nous retrouvons le bonhomme. « Je reviens d'une tournée de 18 dates en première partie de *Roméo Elvis* et là, je me sens de plus en plus à l'aise sur scène. J'y ai déjà joué une bonne moitié des titres de *Sérénades*. »

Un premier LP aux allures de nouveau départ pour Morgan, plus inspiré que jamais à 31 printemps. Même si je fais de la musique solo depuis un moment, je démarre à peine, et c'est clairement le début de quelque chose. J'ai envie d'avancer et de partager ça avec les gens, parce que faire de la musique me rend heureux. »

Si on l'a découvert sur la scène rap aux premières heures, Morgan s'est révélé chanteur. Au fil de deux EPs, il s'est dessiné un jardin pop élégant dont il précise

aujourd'hui les contours. « Dans le rap belge, on a entamé un virage vers la chanson, je le ressens très fort et j'adore ça. Mais je n'étais dans ce milieu qu'en tant que beatmaker et je ne sais pas du tout rapper ! » Il sait par contre pousser la chansonnette, et son grain de voix n'est pas sans rappeler celui de Jean-Louis Aubert par endroits. Sur *Observe* et *Suivant* surtout... Pourtant il n'a jamais vraiment écouté le chantre de Téléphone, lui préférant Henri Salvador, Jacques Brel, Laurent Voulzy, David Koven ou Michel Legrand.

Tout est écrit et composé par Morgan. Une plume qu'il a belle, même si elle continue de se chercher, poétique, vulnérable et sensuelle... « Aujourd'hui, ça peut encore être mal perçu. Par exemple, je danse d'une manière assez féminine et il arrive parfois que ça dérange certaines personnes. Mais perso, je m'en fous car je suis complètement masculin dans ma féminité. Je suis un "vrai" mec mais je suis aussi doux, sensible... De toute façon, on a tous un homme et une femme à l'intérieur de soi. Être sensible, ce n'est pas un aveu de faiblesse, c'est plutôt une forme d'intelligence. » Tout est dit, ne reste plus qu'à écouter ces dix *Sérénades* qui trouveront sans peine leur public.



# album

# rap

© DR

# Absolem

TEXTE : NICOLAS CAPART

Liégeois mais Bruxellois d'adoption, Absolem se forge peu à peu un nom dans le "rap-jeu" belge.

C'est dans les ruelles de la Cité ardente que François Stassart grandit jusqu'à ses 18 ans et fait ses gammes hip-hop. Après quelques avatars hasardeux, il devient Absolem, du nom de la chenille stupéfiante d'Alice au Pays des Merveilles « qui fume et joue avec les mots », un vieux surnom dont l'avait affublé son grand frère. Il y foule ses premières planches, au sein du collectif Hesytap Squad. « C'était mon premier groupe, mes premiers pas dans le rap, on faisait tous les open mic et les scènes underground de Liège... Jusqu'à notre rencontre avec Phasm. » Ce dernier se lie d'amitié avec la bande, produit leur premier EP et les introduit dans la capitale. « J'ai déménagé vers Bruxelles et on s'est retrouvé dans une colloc avec Sly, mon complice depuis les débuts. Il a commencé à faire des trucs de son côté et moi j'ai fait un Bachelier en com'. » Mais c'est une nouvelle rencontre qui va s'avérer cruciale dans la trajectoire d'Absolem. Celle de Dee Eye, qui va devenir son ami puis son beatmaker attitré, et lui offrir son premier projet solo, Ryde.

Depuis la paire ne se quitte plus et cuisine dans son home studio. « Dee Eye fait toutes les instrus. On échange sur tout mais, au final, c'est moi le chef pour le texte et lui le boss pour le son. C'est notre dynamique. » Et les projets s'enchaînent :

Toxcity en 2020, *Leur Dire* en 2022 puis le copieux *Balle d'argent* l'an dernier et aujourd'hui *Les yeux grands fermés*.

« *Balle d'Argent était un gros projet, quatorze titres auxquels sont venus s'ajouter six autres pour la réédition.* » Avec quelques invités et non des moindres, comme Venlo, Geeeko, Caballero, Bakari ou encore Peet. Preuve qu'Absolem est apprécié et bien implanté sur la scène bruxelloise. Sur *Les yeux grands fermés* par contre, seul JeanJass vient croiser le vers. « *J'ai eu la chance de faire des sons qui ont convaincu des artistes, que j'aime, de collaborer avec moi. L'avantage du rap, c'est que ce n'est pas qu'une industrie mais aussi un lieu où on fait de vraies rencontres avec des passionnés.* » Sur ce dernier projet, si le phrasé demeure, le propos se précise, plus personnel. « *Le précédent était une corbeille pleine de punchlines et de bon rap. Mais Les yeux grands fermés est différent. Il y a un fil rouge, une D.A. particulière, un univers...* » Direction artistique que l'on perçoit à travers l'artwork de ce disque et l'esthétique toujours très travaillée des projets d'Absolem. « *Avec Dee Eye on met un point d'honneur à peaufiner les visuels, on essaie toujours de proposer quelque chose d'original et qui soit pertinent pour la musique.* »



# album

# électro-pop-etc.

© DR

# Isaac

TEXTE : LOUISE HERMANT

Le comédien bruxellois présente un premier album aux influences multiples dans lequel il décortique ses émotions.

Pour occuper ses longs trajets quotidiens en train, l'étudiant à l'INSAS bidouille sur le logiciel GarageBand récemment installé sur son téléphone. Musicien autodidacte, il tente de composer des instrus pour ses potes rappers. « *Ce n'est jamais arrivé car elles étaient claquées au sol. Mais ça m'a donné envie de persévérer* », confie Isaac. Sur les conseils de ses compères, il se met alors à faire de la musique pour lui. Il s'appuie sur sa formation de comédien pour se challenger musicalement. « *J'allais souvent piquer des situations ou des émotions que je venais de voir en cours pour tenter de les décliner sous forme musicale dès que je rentrais chez moi, dans ma cave.* »

Pour le Bruxellois ayant grandi à Louvain-la-Neuve, le théâtre et la musique convoquent les mêmes outils. « *On reste dans le registre de l'interprétation, de l'écriture. Il y a aussi de la mise en scène. J'espère pouvoir conserver ces deux disciplines de manière assez étroite.* » À la fin de ses études et du confinement, l'envie de sortir un album s'amplifie. Il fait aujourd'hui les présentations avec Mood. Comme l'indique son titre, ce premier disque se concentre sur les émotions. « *Je me base*

*surtout sur ce que je vis, ce que je ressens. Je ne trouve pas ça très intéressant de raconter des histoires trop littérales.* »

Avec des titres électro-pop qui croisent le rock, la trap et la techno, chantés tant en anglais qu'en français, Isaac choisit de ne pas choisir. « *Je crois que c'est hyper OK d'aller explorer des styles différents, les gens parviendront à me retrouver derrière chaque composition.* » Pour offrir un album à son image, le fan de Pink Floyd, Dizzy Gillespie et Billie Eilish tient à gérer tous les aspects de sa musique, des instruments à la production. Et s'il y a des maladresses, cela participe pleinement à sa démarche, qu'il souhaite vulnérable et honnête. « *Cela raconte quelque chose de propre à moi.* » L'artiste de 25 ans confie ne pas avoir peur des « *choses bizarres* » et des structures « *qui n'ont pas de sens* ». Pour lui, la musique s'apparente à une toile blanche où tout s'avère possible.



Isaac  
Mood  
Auto-  
production



# album

# post-rock-metal

©FOCALE 2.8

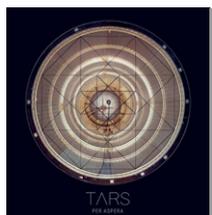
# Tars

TEXTE : FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

*To the stars...* C'est avec ce titre que s'ouvre le dernier album de Tars, *Per Aspera*. Un titre-résumé, un titre-monde même, tellement tout l'univers de Damien Polfliet pourrait s'inscrire dans ces trois petits mots !

Les étoiles, l'espace... des images mentales et sonores que l'on retrouve dans l'iconographie et dans les sources d'inspiration science-fictionnelles qui "drivent" Damien Polfliet depuis 90% of *Honesty*, et qui nous traversent aujourd'hui encore à l'écoute de *Per Aspera*, troisième album de Tars. « *J'imaginai cet album comme l'aboutissement d'un triptyque démarré avec 90% of Honesty*, nous explique Damien. *Et puis, en fait, non. Je n'ai pas encore tout dit avec Tars, un univers en expansion permanente, évidemment, et qui résonne comme en écho à la devise de la NASA "Ad astra per aspera": "Vers les étoiles par des chemins difficiles". Pour toujours nous emmener plus loin. « C'est hyper gratifiant de voir que Tars est écouté un peu partout. Je reçois des retours, parfois très touchants, d'auditeurs des quatre coins de la planète. »* Musique de niche, les compositions post-rock-metal-etc. de Tars, aussi violentes que douces, trouvent en effet leur chemin dans le monde entier. Et au-delà ? Tars a été dès l'origine

conçu comme un projet studio et presque purement instrumental : « *Pour jouer Tars "live", comme je le compose et comme je l'entends, il faudrait parfois quinze guitares !* », continue Damien. Seules quelques intrusions parlées émaillent les trois disques (plus un EP) de Tars. Une forme instrumentale qui permet aussi un travail de conceptualisation car « *la musique instrumentale se prête bien à éviter le classique enchaînement couplet/refrain. Tout est possible et je ne me fixe d'ailleurs aucune limite avec Tars. Comme je suis ingénieur du son, j'ai d'ailleurs l'impression de travailler comme un peintre le ferait mais avec des palettes sonores. Je joue avec des couleurs sonores en fait.* » Musiques de film ? B.O. imaginaires ? Les plus averti-es auront en tout cas en tête les images dont la musique de Tars en est la réminiscence. *To the stars !*



Tars  
Per  
Aspera  
Auto-  
production



# album

# post-metal

©BERT GYSEMANS

# My Diligence

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Ce groupe belge post-metal, en pleine ascension, sort son 4<sup>e</sup> album le 31 mai prochain, après avoir lâché les chevaux avec le single *Horses*. Rencontre avec deux membres du groupe, Gabriel, le batteur, et Cédric, le chanteur et guitariste.

Death.Horses.Black a été composé en seulement 2 mois et demi, notre nouveau label français Listenable Records, où on trouve des groupes comme Gojira ou My Dying Bride, voulait aller vite. » L'album commence fort dans une ambiance très loud et très dark avec *Death*, puis *Horses* et ensuite *Black*. Vient *Auspicious* qui amène une respiration plus "poppy" avant de repartir de plus belle ! « *Depuis la composition de Sun Rose, notre 2<sup>e</sup> album, on se retrouvait souvent avec plusieurs petits bouts de chansons dont on ne savait pas trop quoi faire. Du coup on a maçonné ces styles très différents pour qu'ils soient cohérents, c'est ce qui fait le style My Diligence.* » La construction des morceaux crescendo doit aussi beaucoup à Francis Caste musicien et producteur (déjà présent sur *The Matter, Form and Power* en 2022). Quant aux influences du groupe, Deftones saute notamment aux oreilles mais pas que... « *On aime en effet mélanger les ambiances calmes et plus violentes.* » Autre influence ou plutôt rencontre déterminante pour le groupe :

Gojira. « *Jean-Michel Labadie, le bassiste du groupe connaît bien notre travail et nous apprécie. Comme ils venaient à Forest en 2022, on leur a demandé si on pouvait leur donner un album. Résultat : invitation au concert en VIP, puis en backstage seuls avec le groupe... le pied ! Là Jean-Michel nous invite à confier notre album à un type assis à l'écart... car c'est lui qui a fait toute leur carrière !* » Le type en question c'est Laurent Merle, patron de Listenable Records, qui les signera quelques mois plus tard. Un fameux coup de pouce ! La suite est à découvrir sur scène puisque My Diligence entamera une tournée fin mai avec le groupe écossais DVNE, en France et en Suisse mais aussi au Botanique le 11 juin prochain pour leur release party.



My  
Diligence  
Death.  
Horses.  
Black  
Listenable  
Records



©VINCENT PEAL

# album

# post-rock

# Catherine Graindorge

TEXTE : DIDIER STIERS

Après sa rencontre avec Iggy Pop en 2022 et un retour en trio au sein de Nile On Wax l'an dernier, la violoniste et compositrice est réapparue en solo. Son nouvel et quatrième album personnel s'intitule *Song For The Dead* et elle s'y est bien entourée.

Pour cette évocation, avec et sans paroles, de ces absents qui ne sont jamais vraiment partis – car l'absence est un thème récurrent pour celle qui a notamment consacré un spectacle à son père défunt, l'avocat Michel Graindorge – Catherine Graindorge est entourée de Pascal Humbert (16 Horsepower, Détroit, Liliium) et de Simon Huw Jones, le chanteur et parolier du groupe anglais And Also The Trees... formé en 1979 !

« J'ai contacté son manager, raconte Catherine Graindorge à propos de ce dernier, en demandant si collaborer avec moi pouvait l'intéresser. Je lui ai envoyé les musiques, il se trouve qu'il a eu envie d'écrire... » Et dieu sait s'il écrit bien ! « C'est par Elie (Elie Rabinovitch, son compagnon et batteur, – ndlr) que j'ai découvert ce groupe. Moi, j'étais une grande fan de Cure. Quand j'étais ado, je n'ai pas connu And Also The Trees. Il est vrai qu'il a quelque chose de poétique, de lyrique. Il est très dans la chair, dans l'émotion, un peu à la manière de Nick Cave. Ils ont plus ou moins le même âge, sont attachés à cette tradition des textes, de la poésie. Simon Jones lit énormément, mais il ne joue d'aucun instrument, c'est la différence... »

Catherine Graindorge  
*Song For The Dead*  
Glitterbeat Records



À l'origine de *Song For The Dead*, il y a une carte blanche offerte à Catherine Graindorge par le Botanique à l'occasion des Nuits 2023. Point d'orgue : un concert à Bozar, dans la prestigieuse salle Henry Le Boeuf. Mais pour l'intéressée, ce n'était alors qu'une esquisse ! « C'était l'étape nécessaire pour, ensuite, laisser encore passer un peu de temps pour réfléchir, avant d'enregistrer l'album. Il y a un peu moins de titres sur lesquels Simon Jones est présent. Je me suis dit que je n'allais pas faire un album de groupe, ni un album où lui était omniprésent, parce que je voulais que ça reste un album de Catherine Graindorge. » En riant, elle ajoute : « Et je ne veux pas donner toute la place aux hommes non plus ! Non mais c'est vrai, c'est important ! C'est d'autant plus important qu'il y est question d'Eurydice et d'Orphée, et puis il y a le texte de Ginsberg qui est le point de départ de ce disque. » Le texte en question, c'est *A Dream Record*, dans lequel le poète de la Beat Generation rêve qu'il rend visite à Joan Vollmer, l'épouse de l'écrivain William Burroughs, décédée accidentellement alors que le couple, sous influence et chez des amis, joue à Guillaume Tell... « Ce texte aussi parle d'une femme, Joan Vollmer, ce que je n'avais pas développé pour cette carte blanche. Là, je me suis dit que ce personnage féminin devait aussi avoir sa place sur cet album. Et donc j'ai ajouté un morceau, intitulé Joan, dans lequel je parle de l'histoire de ce personnage. »

Catherine Graindorge

« J'avais envie de revenir à quelque chose d'un peu plus épuré. »

Autre nom repéré au générique de *Song For The Dead*, entre ceux de sa fille Lula et du fidèle Simon Ho : celui de Koen Gisen, sous la casquette du producteur. Exit John Parish, aux manettes pour *Eldorado*, l'album précédent. « Ce que j'aime beaucoup chez Koen, c'est son approche du son et de la musique. Il est très attaché au son analogique et à l'acoustique. Il n'est pas très fan de trop d'effets et trop d'électronique. Pour moi, c'était une confrontation intéressante. Parfois, il me disait d'en revenir au son de mon violon. » Pas toujours simple de prendre du recul par rapport à son art, alors les interventions extérieures ont parfois du bon. « Ce que j'ai vraiment appris avec Koen, conclut Catherine Graindorge, c'est qu'il faut maintenant très fort me concentrer pour les prochains concerts sur le son chaud et acoustique de l'instrument que j'ai, et en même temps essayer de retrouver ce côté plus archaïque du violon dans les effets. Pour *The Dictateur* (l'EP fruit de sa rencontre avec Iggy Pop, – ndlr), ce n'était que du violon mais avec plein d'effets. Ici, j'ai envie de revenir à quelque chose d'un peu plus épuré. »



# album

# jazz-funk-électro

© YAQINE HAMZAOUI

# Lupo Spaccaro

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Tête pensante du groupe Commander Spoon, le saxophoniste Pierre Spataro se métamorphose en Lupo Spaccaro le temps d'un projet solo. Entre jazz cosmique, funk futuriste et envies électroniques, l'artiste entame une véritable quête initiatique. Bande-son d'une vie tiraillée entre l'Italie et la Belgique, l'œuvre rapièce les déchirures du passé, tout en acceptant l'éventualité d'une réincarnation animale. Loup, y es-tu ?

**N**e dites plus Pierre Spataro, mais Lupo Spaccaro. « C'est un personnage fictif », prévient le musicien au moment de dévoiler les quatre premiers morceaux de son projet solo. « Cet alter ego fait, bien sûr, référence au loup mais surtout à sa dualité. L'animal est réputé solitaire. Pourtant, le plus souvent, il vit en meute. » Totalemement en phase avec l'identité de son double à fourrure, l'artiste poursuit son explication en s'appuyant sur *Birthmarks*, l'un des titres annoncés au casting du EP. « Il y a une dizaine d'années, je me suis initié à la médecine chinoise chez une vieille dame. Un jour, je lui ai montré une tache de naissance sur ma jambe droite. En la voyant, elle m'a dit que c'était la trace d'une vie antérieure. À l'époque, je faisais justement un rêve récurrent : j'étais un loup et ma patte

arrière restait coincée dans un piège. C'est un peu mystique. Mais depuis, je nourris une fascination pour cette bestiole. » Au-delà du rêve, le nouveau nom de scène de Pierre Spataro entretient des connexions à la réalité. Ces derniers mois, l'animal s'est en effet éloigné de la meute. Après ses aventures collectives avec Commander Spoon, des collaborations aux côtés de Reinel Bakole et Kuna Maze ou un travail d'arrangeur pour Oxmo Puccino, Kaaris, Benjamin Epps et autres stars du hip-hop de passage en session à la RTBF, le saxophoniste a pris la tangente. « Au lendemain de la crise sanitaire, j'ai voulu changer d'air et voir du pays. Pendant deux ans, j'ai circulé entre Amsterdam, Londres, Bruxelles et le Sud de la France. Mon EP résulte de cette période d'errance à travers le continent. »

Pierre Spataro

« J'avais besoin de prendre du temps pour moi, de mener ma barque, sans me perdre en chemin. »

Agent double

Les sentiments éparpillés au carrefour de ces métropoles européennes, Pierre Spataro entame alors, à son insu, une véritable quête initiatique. Enfant de l'immigration sicilienne, témoin de l'industrialisation et de son inexorable déclin, le Carolo s'est construit dans un entre-deux. « Spaccaro, c'est juste une distorsion de mon nom de famille, indique-t-il. En italien, le verbe "spaccare" peut signifier "fêler, couper en deux". C'est aussi une expression utilisée pour dire "Ça défonce, c'est super !" Là encore, il y a une dualité... » Engagé dans un trip introspectif, il rassemble aujourd'hui les pièces de son puzzle personnel dans des compos instrumentales aux vertus apaisantes. « Ce disque parle de moi. Il porte un regard ouvert sur le monde et offre de multiples perspectives au départ d'une même situation. »

Souvent perçu comme un saxophoniste, Pierre Spataro s'affirme ici en multi-instrumentiste, compositeur et touche-à-tout éclairé. « J'ai tout imaginé en solo. Puis, je me suis entouré d'autres musiciens pour optimiser la proposition. J'ai demandé à ShunGu de m'épauler à la production. Lorenzo Ola Kobina (Commander Spoon) a joué mes parties de clavier, tandis que Jeremy Debuyschere (Jean-Paul Groove) s'est chargé des lignes de basse. » En quatre titres, boostés par un saxophone protéiforme, l'enregistrement évoque les esthétiques défendues par des enseignes comme Big Dada, Warp ou Brainfeeder. Héritier du jazz intergalactique de Sun Ra, Lupo Spaccaro vogue aux confins d'un funk rétrofuturiste, de beats hip-hop et d'une myriade de pulsations électroniques. Avec ce disque, mixé à Londres au cœur du studio Pink Bird (Alfa Mist, Nala Sinephro), Pierre Spataro opère une mue artistique : une métamorphose déjà entrevue lors de ses interventions sur *Motherless Father*, le dernier album de Lefto. « Je reste ouvert aux collaborations, assure le cerveau des opérations. Mais là, j'avais besoin de prendre du temps pour moi, de mener ma barque, sans me perdre en chemin. » Mieux encore : il semble parti dans la bonne direction.



# album

# transcriptions-piano

©DANILO FLOREANI

# Florian Noack

INTERVIEW : STÉPHANE RENARD

À mille lieues du grand répertoire sans cesse rabâché, chaque album du pianiste Florian Noack est une pépite. *I Wanna Be Like You* en est une nouvelle démonstration éclatante. Mais qui est donc cet orfèvre de la paraphrase musicale ? Rencontre.

À un tel niveau de perfection, la transcription est un art à l'état pur. Rompu à cet exercice subtil, le pianiste bruxellois Florian Noack, 34 ans à peine, séduit une fois de plus avec son nouvel album paru chez Dolce Volta. Car transcrire pour piano solo des œuvres aussi riches que le *Concerto pour quatre clavecins* de Bach ou la suite orchestrale *Shéhérazade* de Rimski-Korsakov exigeait autant de virtuosité pianistique que d'intelligence musicale. La presse belge et internationale ne s'y est pas trompée, qui a aussitôt couvert de distinctions – Diapason d'or, Choc de Classica... – cette fascinante escapade, au cours de laquelle l'on croise même *I Wanna Be Like You*, du *Livre de la jungle*. Et pourtant, si ce soliste de haut vol professeur au conservatoire de Liège a commencé le piano très jeune, il n'a jamais revendiqué le titre d'enfant prodige. Étonnant ? La réponse fuse : « *Pas du tout ! Gamin, j'étais bien plus passionné par les échecs, auxquels je jouais beaucoup. Mais j'ai grandi dans une famille de musiciens. Notre éducation impliquait une demi-heure de musique par jour, non négociable. C'était strict mais riche en même temps car il fallait remplir soi-même les espaces vides, en dessinant, en lisant* ». Créatif et stimulant !

Ne me dites pas que vous faisiez du piano en dilettante...

J'étais sans doute un peu doué mais pas assez pour donner un concert à 7 ans ! Les choses ont changé à 12 ans, quand j'ai participé à un nouveau cycle pour jeunes talents à la Chapelle Reine Élisabeth. Les exigences de répertoire étaient bien plus grandes que ce que je faisais jusqu'alors. J'ai été confronté à une sonate de Schumann. Et cela a très bien marché, alors que rien ne le laissait supposer. La suite, je la dois à mes deux premiers professeurs, Yuka Izutsu à la Chapelle et à Michel Wiggers, aux académies de Waterloo et d'Uccle. Ils m'ont vraiment appris énormément. Et puis il y a eu mes profs du conservatoire...

Mais personne ne vous a guéri de votre distraction que l'on dit légendaire...

En effet ! À l'école, déjà, je ne rentrais pas un seul soir sans avoir oublié un cours ou l'autre. Mais il y a eu pire. À quelques jours d'un enregistrement d'une de mes transcriptions de Prokofiev, impossible de mettre la main dessus. J'ai pris un train en express pour retourner à Cologne où j'habite. En vain. Je l'ai retrouvée trois semaines plus tard – trop tard pour le disque ! – coincée derrière la banquette du bistrot de la gare du Midi où je l'avais travaillée...

Vous cultivez un univers parallèle avec des enregistrements qui s'écartent résolument d'une programmation sans surprise...

...et ce n'est vraiment pas par souci d'originalité ! C'est comme cela que je sens la musique. À la réflexion, je me dis d'ailleurs que mes albums ont généralement été très bien reçus et qu'ils pèsent plus dans ma carrière que les prix que j'ai glanés dans des concours internationaux.

Pourquoi cette passion pour la transcription ?

J'ai toujours eu un côté joueur, pensez aux échecs. Je suis assez "jouette", comme on dit. Et puis, dans toute transcription, il y a l'envie de s'approprier une œuvre. Quand j'étais ado et que je découvrais des pièces qui me fascinaient, le fait de mettre les doigts dans la partition était une manière d'appivoiser l'émotion que me procurait sa découverte. En somme, une façon de m'en pénétrer, non plus par jeu, mais par besoin. Cela dit, il est clair que dans une transcription, et même si l'on est fidèle à l'esprit de l'œuvre, on y laisse ses propres traces volontairement ou non.

Qu'est-ce qui explique votre fascination pour la musique russe ?

J'y suis arrivé vers 14 ou 15 ans. Elle cohabitait pour moi toutes les cases. D'abord, elle est une prolongation du romantisme. Ensuite, je me suis toujours identifié à sa couleur locale, en lien

avec le folklore, ce qui nous plonge dans un autre univers. C'est aussi une musique narrative, qui commence souvent par "il était une fois". Or j'ai toujours adoré les contes. Ce côté légende se retrouve dans la musique russe, chez Prokofiev, chez Medtner... Et j'aime évidemment la virtuosité de tout ce répertoire.

**Vous êtes aussi un grand lecteur, qui reprenez sur votre site des citations de Borges et de Camus sur le temps...**

Mais je serais bien en peine de répondre à la question de savoir ce qu'est le temps car je ne suis pas philosophe. Ces extraits éveillent en moi des échos sans que je sache toujours dire pourquoi, un peu comme un filtre de lecture sur le monde. C'est très intuitif. Mais il est vrai que je reste très marqué par cette image de Camus qui traverse son appartement en se souvenant de plus en plus d'objets et de détails. Et puis il en vient à cette phrase incroyable où il est dit que l'on aurait pu ne vivre qu'une seule journée et passer sa vie à s'en souvenir.

**Florian Noack**

« Dans une transcription, même si l'on est fidèle à l'esprit de l'œuvre, on y laisse ses propres traces, volontairement ou non. »

**Et si le temps était notre dernier luxe ?**

À l'heure actuelle, oui, c'est un choix de vie. Le temps, c'est la page blanche où l'on dispose de suffisamment d'espace mental (et de liberté !) pour se demander comment est-ce qu'on va le remplir. C'est un peu ce que je reproche aux écrans, et à moi-même évidemment, sur lesquels on fonce dès que l'on s'ennuie.

**Dans vos albums, qui s'écartent de ce qui a été maintes fois enregistré, on a en tout cas le sentiment que vous préférez vous faire plaisir plutôt que de suivre les attentes réelles ou supposées du marché...**

J'aime en effet agir en fonction de ce qui me manque. Je ne sais pas si on attend ma transcription de Rimski-Korsakov, mais moi j'en ai besoin. Et je suis toujours surpris que cela plaise. Borges disait qu'un écrivain écrit pour lui seul mais que si les étoiles s'alignent, il crée petit à petit une communauté de gens qui se retrouvent dans ce qu'il écrit. J'ai un peu ce sentiment. J'étais aux États-Unis il y a une semaine, pour un concert en Floride. Une dame qui avait entendu ma transcription de Borodine avait fait vingt heures de voiture depuis le Texas pour venir m'écouter. Je me dis parfois que cette résonance autour de ce que l'on fait, c'est cela le cadeau...

**Florian Noack**  
*I Wanna Be Like You*

La Dolce Volta



# album

# contemporain

©NICOLAS MARCHANT

## Trio O3

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Le Trio O3 propose son premier album : *Échos de la Terre*. Le trio y convoque tous les éléments de la nature.

« La première fois qu'on a joué ensemble, nous étions en Master 1 au Conservatoire et c'était très fluide. J'ai alors proposé Vox Balaenae (une composition pour flûte électrique, violoncelle électrique et piano amplifié de l'avant-gardiste George Crumb, - ndlr), qu'on a joué pour notre examen final en Master 2 et, de façon spontanée, on a décidé de travailler ensemble. », explique Eugénie Defraigne à propos du Trio O3. « On avait envie, pour notre 1<sup>er</sup> album, d'enregistrer des œuvres qui nous suivaient depuis le début de notre parcours et qu'on avait bien rôdées ». Tout part d'un projet de 2017, déjà titré *Échos de la Terre*, qui rassemble deux pièces, d'origines et d'esthétiques différentes, mais marquantes : *Cendres*, de la finlandaise Kaija Saariaho (dans lequel la compositrice joue, par le biais de différentes techniques, à rapprocher puis éloigner les instruments les uns des autres - comme une balançoire qui oscille) et *Vox Balaenae*, pour lequel l'américain George Crumb s'appuie sur un enregistrement scientifique

des sons d'une baleine à bosse. Au trio s'ajoutent les crotales (de petites cymbales anciennes), les instruments sont amplifiés électroniquement, Lydie Thonnard "chante dans la flûte", le violoncelle est accordé au-delà de la hauteur normale et Léna Kollmeier gratte les cordes du piano en pizzicato. Le titre, en référence aux éléments de la nature, « faisait beaucoup écho à ce qui nous inspire ». Au feu et à l'eau s'est ajouté l'air, avec la pièce de Tõnu Kõrvits : « on "geekait" sur le net et on lui a écrit à propos d'un duo pour flûte et piano qu'on aimait ». Enfin, *Glowing hearts of the deep white nympeas*, du belge Fabian Fiorini, est issu d'une commande pour le projet *Détours ouverts* où le compositeur « s'inspire des tableaux de Claude Monet, et nous apporte l'élément de la lumière. » Faire un disque ? « Pour l'objet, pouvoir le toucher - même si c'est vrai que beaucoup de gens n'ont plus de lecteur. » La scène ? « La recherche de concerts, c'est un autre travail. Aujourd'hui il faut postuler presque deux ans à l'avance. »



© LARA HERBINIA

# album

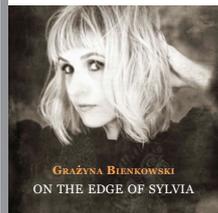
# jazz.hgbrido

# Grażyna Bienkowska

TEXTE : JACQUES PROUVOST

La pianiste Grażyna Bienkowska signe un album aussi singulier que captivant autour de l'œuvre de la poétesse américaine Sylvia Plath. Rencontre.

Grażyna Bienkowska  
*On the Edge of Sylvia*  
December Square



GRAŻYNA BIENKOWSKI  
ON THE EDGE OF SYLVIA

Entourée du batteur Pierre Hurty et du contre-bassiste Bruno Ramos, la pianiste présente *On the Edge of Sylvia* qui combine jazz et chansons pop mâtinés de quelques touches classiques ou atmosphériques. Les compositions originales sont rehaussées par l'apport de vibraphone, de cuivres, de quelques cordes et de guests dont la renommée n'est plus à faire. On y retrouve DAAN, Ken Stringfellow, ex-membre de REM et The Posies, la choriste Jeanna Criscitiello (Ozark Henri) ou même le célèbre écrivain américain Douglas Kennedy. Vous vous attendiez à une œuvre originale ? Vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

« Le projet est né en 2009 lorsque j'ai découvert la poésie de Sylvia Plath en version originale. Il y avait un rythme qui me plaisait, une sonorité dans les

mots qui m'intéressait et un discours qui rejoignait mes convictions. J'aimais aussi l'aspect métaphorique des textes et la rythmique des mots ».

Le projet évolue au fil des obstacles inattendus qui se dressent devant la pianiste. Outre la pandémie qui suspend les répétitions et le travail préparatoire, elle apprend que les ayants droit refusent l'utilisation artistique des œuvres de Sylvia Plath.

« Vu que je ne pouvais pas les utiliser, j'ai écrit des réponses à ses textes. Ce n'était donc plus un song-book mais un dialogue avec ses poèmes. J'ai utilisé la figure littéraire de Plath comme fil conducteur. Cela m'a permis, en plus, de rassembler toutes mes influences et d'inviter des artistes avec qui j'avais déjà travaillé auparavant et dont les voix m'inspiraient. »

Grażyna pourrait avoir eu plusieurs vies. Sa maman veut faire d'elle une danseuse mais, lors des cours de danse, elle est plus intéressée par l'instrument qui accompagne les jeunes ballerines que la danse elle-même. Elle apprend très jeune le piano, puis le violoncelle, à l'académie de Namur d'abord et ensuite au conservatoire classique de Bruxelles. Parallèlement, elle poursuit une maîtrise en musicologie à l'ULB.

Grażyna Bienkowska

« J'ai utilisé la figure littéraire de Sylvia Plath comme fil conducteur. »

« Vers quinze ans, tandis que je travaillais Rachmaninov, Chopin ou Scriabine, j'ai découvert le Köln Concert de Keith Jarrett. J'ai compris que je pouvais unifier mon bagage en créant mon propre langage, sans le dénuer de sens. » Elle prend quelques cours avec des jazzmen. Elle travaille en freelance à la Monnaie ou à Bozar. Inspirée par la musique de films, elle se lance dans la composition, mêlant néo-classicisme, contemporain, jazz et songwriting. Musicienne de studio, elle rencontre nombre d'artistes avec qui elle finit par collaborer intensivement : Yan Péchin (Jil Caplan, Bashung, Miossec), le guitariste et improvisateur Patrice Soletti, DAAN, avec qui elle fait les tournées *Nada*, ou encore Karin Clercq (« J'ai oublié d'être un homme »). Avec Véronique Jacquemin (Ann Arbor), elle crée le duo Wolves. L'année dernière, elle a fait partie des quarante artistes internationaux qui ont revisité chacun les intrigantes *Vexations* d'Erik Satie.

Voilà pourquoi cet album est aussi hybride et qu'il ressemble terriblement à sa créatrice. Sept chansons et cinq intermèdes chapitrent ce qui ressemble presque à une B.O. littéraire. Les voix personnifient un texte ou une thématique, puis laissent la place au trio jazz. Délicatesse et groove. Les enregistrements se sont faits par étapes. Le trio à l'ICP. Le piano au Green Field Studio de Pierre Bartholomé. Les voix et cordes au Studio Pieuvre de Jean Prat. Le tout a été coproduit et mixé par Erwin Autrique. Et, dans ces variations d'atmosphères aux mélodies addictives, tout reste très homogène.

Quant à Douglas Kennedy, il a écrit la préface. « Son texte permet de clore le sujet sur la littérature américaine. Il parle d'une poétesse reconnue mondialement, dont une autre femme rend hommage par la musique. Cela avait un sens dans ce projet ».

À découvrir fin mai sur disque et fin d'année en concerts. À suivre sans hésiter.



Image extraite du clip de Condore, Patience

# Grégoire Gerstmans



©ANTÉIA DUJARDIN

TEXTE : LOUISE HERMANT

À côté de son projet solo, le pianiste liégeois se retrouve souvent derrière la caméra pour une multitude d'artistes. De Condore à Dan San, Grégoire Gerstmans tente d'apposer sa vision artistique dans les clips.

À l'exception de quelques indices glanés sur le web, difficile de découvrir directement le travail de Grégoire Gerstmans comme réalisateur. Connu avant tout comme pianiste et compositeur sur la scène néo-classique, le musicien liégeois se montre plus discret sur ses activités de clipmaker. « Je suis plutôt réservé dans mon travail artistique, c'est un trait de caractère je pense. C'est vrai que je ne mets jamais ça en avant », glisse-t-il. Il vient pourtant de signer le dernier clip de Dan San, *You Love Me*, tourné aux Pays-Bas et il compte près d'une cinquantaine de réalisations à son actif!

Auckland, June Road, Sevan, Pierre Lizée, Radio Mars... Grégoire Gerstmans multiplie les collaborations, sans jamais avoir à démarcher les artistes. La plupart du temps, ce dernier s'occupe de toutes les étapes : réalisation, lumière, tournage, montage... Le point de départ remonte à 2018, quand son groupe Lord and Hardy voit son premier single bénéficier d'une diffusion en radio. Le binôme se dépêche alors de mettre tout ça en vidéo. Le pianiste se retrouve rapidement et naturellement aux commandes du clip : il entretient depuis des années une passion pour la vidéo, et plus spécifiquement la vidéo d'art. « Ma plus grande référence, c'est le vidéaste américain Bill Viola. »

Au fil de ses projets, Grégoire Gerstmans a développé un univers singulier, personnel et subtil. Il collectionne les vieilles optiques et les filtres avec des miroirs cassés pour obtenir des distorsions, privilégie l'instantané et évite la postproduction. « Le défi, c'est d'essayer d'avoir le bon résultat dès le moment de la prise. Et je suis plutôt attaché à filmer avec du vieux matériel des années 70. » Les artistes peuvent également compter sur son sens de la débrouille et sa détermination. « Il peut arriver qu'on me demande des idées pour un clip à faire le lendemain. Je vais toujours répondre "oui, on va trouver quelque chose". J'aime bien cette spontanéité, même si c'est parfois un peu fatigant. »

Plus le temps avance, plus on lui demande d'apporter sa vision. « Dans la réalisation des vingt premiers clips, j'étais plutôt au service de l'artiste. Je devais parfois me mettre dans des zones d'inconfort pour trouver des idées qui collaient parfaitement au groupe. » Pour *Patience* de Condore, l'un de ses clips préférés, le réalisateur a eu le champ totalement libre. Il a alors travaillé en noir et blanc, se concentrant sur le jeu de lumière et expérimentant avec le flou et la netteté. « Quand je ressens une intimité avec le morceau, je me sens libre avec la caméra », assure-t-il. Il reste également derrière la caméra pour les clips de son projet solo. « Je peux me clipper comme j'ai envie, je ne m'impose aucune limite. »



# Lionel Meunier & Vox Luminis vingt ans sous les feux de la rampe

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Il aurait voulu être non pas un artiste mais chercheur en médecine ou basketteur. Et pourtant, voix de basse, Lionel Meunier dirige Vox Luminis, l'un des ensembles vocaux les plus appréciés dans le monde. Originalité du répertoire et qualité d'interprétation font sa réputation depuis vingt ans.

**L**un des ensembles européens les plus rayonnants, Vox Luminis fête ses vingt ans cette année. Dirigé, depuis sa fondation en 2004, par le Français Lionel Meunier, cette formation basée à Namur et à Bruxelles cumule une discographie étoilée et une série impressionnante de tournées internationales, notamment aux États-Unis, où sa lumineuse musicalité est particulièrement prisée.

Alors que paraît le disque *Himmelfahrt* (Alpha/Outhere), deuxième enregistrement avec l'Orchestre baroque de Fribourg, Vox Luminis se lance dans une série de concerts anniversaire (Bozar, Festivals de Wallonie, etc.).

### Poster de Michael Jordan

Le chant n'était pas la première destinée de Lionel Meunier, ni la musique d'ailleurs. Pour le même prix, avec son double mètre cinq, il aurait pu faire gardien de but façon Thibaut Courtois et sinon, au basket-ball, il n'aurait manqué aucun panier. «*Mais quand j'ai vu Maurice André à la télévision, je me suis dit que je voulais faire ça*». Ça quoi? Jouer de la trompette, pardî, Maurice André (Alès, 1933 – Bayonne, 2012) ayant été l'un des plus grands trompettistes classiques.

Le petit Lionel (12 mai 1981) a alors 5 ans. En ce temps-là, il y avait, à Clamecy, sa ville natale, un maire appelé Bernard Bardin, lui-même pianiste, qui voulait rendre la musique accessible à tous. «*Je suis musicien aujourd'hui parce que, grâce à lui, l'accès à l'école de musique coûtait la même chose qu'une licence de football : entre 60 et 90 francs par an. Certaines décisions politiques ont permis que j'aie une très bonne éducation musicale dans une petite ville de province. Elles ont changé la vie du petit gamin qui avait des posters de Michael Jordan dans sa chambre.*»

### Une basse à Namur

De croches en rondes, Lionel Meunier se retrouve à l'Institut Royal Supérieur de Musique et de Pédagogie de Namur (IMEP), où il découvre sa voix de basse et se pique d'amour pour l'art vocal. Au diable la trompette et la flûte à bec, l'idée lui vient de constituer un ensemble international de chanteurs pour interpréter, à l'IMEP, le *Stabat Mater* de Domenico Scarlatti.

### Sans le latin, sans le latin...

«*La veille d'imprimer la brochure, je vais à la bibliothèque pour essayer de nous trouver un nom. Le latin reste une langue que l'on ne doit pas traduire lorsqu'on se déplace, explique Lionel Meunier. Le terme Vox est venu très vite et, par ailleurs, j'avais dans la tête une idée de son, une expérience auditive et, d'un seul coup, la lumière s'est imposée à moi. Vox Luminis, pas mal! Un nom simple, court, imagé, facile à retenir, et donc je l'ai gardé.*»

Si, outre l'enthousiasme, un terme doit caractériser les débuts de l'aventure Vox Luminis, c'est «*l'innocence*», poursuit le chef chanteur. «*L'idée de départ est de bien s'entendre, ensuite de bâtir un son. Les trois premières années, on a fait ça gratuitement, comme étudiants. Naïveté, donc. On ne voyait que la vie de bohème. Amateurisme donc, aussi. On devient professionnel à partir du moment où l'on est payé. Nous, au début, c'était de l'artisanat, on se fringuait n'importe comment!*»

### Avant l'ère du smartphone

«*Nous répétions des jours entiers pour créer notre truc*», se souvient encore, vingt ans plus tard, Lionel Meunier. «*Nous avons eu la chance de commencer à une époque sans smartphone. Nous passions beaucoup de temps ensemble et on se parlait pendant des heures. L'émerveillement de créer quelque chose et rêver un impossible rêve. Ce qui est génial, c'est de continuer à rêver et d'avoir de plus en plus de chances de réaliser ces rêves!*»

Entre-temps, le succès est arrivé : 2017 est l'année de la consécration du groupe, avec des concerts à la Philharmonie de Berlin et de Cologne, ainsi qu'au festival Bach de Leipzig. Cette année-là, l'ensemble entre en résidence au Concertgebouw de Bruges, un contrat désormais prolongé jusqu'en 2027-2028. Dans ses projets

classiques, il aligne dix chanteurs et un continuo, orgue, viole de gambe ou théorbe. Et Vox Luminis est devenu une petite entreprise.

S'il continue à interpréter le *Stabat Mater* de Scarlatti – «*notre madeleine de Proust depuis vingt ans*» –, l'ensemble se distingue par l'originalité de son répertoire. «*Au départ, le CD était une carte de visite pour vendre un concert comme le Schütz, par exemple<sup>1</sup>. Pourquoi ne pas faire tous les grands Bach? Il y en a déjà tellement de versions! Par contre, avec Hammerschmidt<sup>2</sup> ou le Requiem<sup>3</sup> de l'an dernier, là, le CD aide. Des gens l'écoutent, sont touchés, et des programmeurs sont preneurs de ce répertoire moins couru. Le Deutsches Barockrequiem est programmé à Bozar l'an prochain.*»

### Lionel Meunier

«*Pour attirer le public, il n'y a que la qualité.*»

### Bach, malgré tout

En chicanant un peu, on objectera qu'il y a tout de même quelques cantates de Bach dans le catalogue de Vox Luminis<sup>4</sup>. Oui, mais une seule du bon Jean-Seb, toutes les autres provenant de membres de sa nombreuse famille. Quant au nouvel album, *Himmelfahrt : Bach, Telemann* (Outhere/Alpha), il présente bien l'*Oratorio de l'Ascension (Himmelfahrt) BWV 11* de Jean-Sébastien Bach, «*et c'est le moins enregistré!*», lance Lionel Meunier. Quant à la cantate *Ich fahre auf zu meinen Vater* ("Je pars rejoindre mon Père") de Telemann, c'est bien simple, elle n'a jamais été chantée ni enregistrée : première mondiale donc.

Cet album est le second que Vox Luminis enregistre avec le très réputé Orchestre baroque de Fribourg. Leur première collaboration, *Biber : Requiem* (Outhere/Alpha) date de 2021 et met en scène Heinrich Biber, Johann Joseph Fux, etc., «*pas un truc bateau, genre deux ensembles qui se réunissent pour donner leur version d'un classique. Après 20 ans, nous faisons notre premier disque de Noël, avec Schütz et Hammerschmidt. Mais sans l'Oratorio de Noël de Bach, malgré tout l'amour que j'ai pour lui*», conclut Lionel Meunier.

### Une vie de sacrifices

Avec un parcours phonographique quasi sans faute, Lionel Meunier et Vox Luminis n'ont jamais été tant demandés. «*Je viens juste de recevoir une invitation pour Taïwan et la Corée du Sud dans le taxi*», celui qui menait le chef chanteur à notre rendez-vous. D'où ce constat légèrement teinté d'amertume : «*La vie de musicien est une belle vie, mais c'est une vie de sacrifices. On sacrifie beaucoup sur son temps libre mais aussi sur sa vie de famille. Une vie impossible sans la passion*».

Malgré l'année anniversaire de son ensemble, Lionel Meunier est parvenu à préserver du temps pour sa femme et leurs deux jeunes enfants durant les vacances scolaires : «*Je n'aurais jamais imaginé un été libre pour le passer avec ma famille! Et quand on répète, c'est à Malonne, à huit cents mètres de la maison*». Car, du travail, il y en a toujours. «*Pour attirer le public, il n'y a que la qualité. Il faut toujours trouver de nouveaux concepts mais la qualité et le don de soi au maximum, ce sont des choses que le public ressent.*»

Alors, oui, au fil de ces vingt ans au sein d'un même ensemble, une certaine routine s'est installée, «*mais elle consiste aussi à appliquer certaines recettes qui fonctionnent. Et il n'y a jamais de routine sur scène. J'adore ça, je suis comme possédé!*».

<sup>1</sup>Musicalische Exoquion, Heinrich Schütz, Ricorcar, 2011

<sup>2</sup>Ach Jesus stirbt, Andreas Hammerschmidt, Ricorcar, 2020

<sup>3</sup>Ein Deutsches Barockrequiem, Ricorcar 2023

<sup>4</sup>Bach : Kantaten, Ricorcar, 2019

# 360° L'omniprésence de l'alcool dans le secteur musical



Le groupe AC/DC possède une production viticole à son effigie!

DOSSIER : DIANE THEUNISSEN

Dans l'industrie musicale, l'alcool coule à flots : que ce soit en tournée, avant les concerts ou lors de drinks pros, la plupart des professionnels du secteur consomment des boissons alcoolisées et ce, parfois à l'excès. D'où viennent ces automatismes de consommation ? Quel est l'impact de l'omniprésence de l'alcool sur la santé mentale des artistes et des personnes qui les entourent ? Comment les habitudes de consommation ont-elles évolué ces dernières années ? Quelles sont les initiatives mises en place pour parvenir à une consommation plus modérée, consciente et responsable ? Défis, réflexions et pistes d'évolution.

### L'alcool: anti-stress, remontant et lubrifiant social

«Le truc avec l'alcool, c'est qu'au début, c'est libérateur: quand on est timide ou qu'on est moins habitué à jouer, on ressent plus de stress. Le stress bloque l'accès à la musique, le stress bloque l'accès à soi-même, le stress bloque l'accès à la technique. On se raidit, on n'est pas à l'aise. L'alcool nous permet de croire qu'on maîtrise mieux notre stress et qu'on va y arriver plus facilement, alors qu'en fait, il faut juste apprendre à bien respirer mais ça, on ne le sait pas», nous glisse Fabian Fiorini. Pianiste de formation, ce compositeur, musicien et professeur, évolue dans le milieu du jazz depuis une trentaine d'années. Un environnement dans lequel l'alcool est très présent: «Quand on est en tournée, on parle du "bonne nuit", ce verre que l'on prend dans le lobby de l'hôtel après avoir fait le concert, la réception et le restaurant. Ensuite, il y a la bière de lit, celle que l'on boit dans sa chambre en regardant la télé». Une consommation automatique et souvent excessive, que Fabian a décidé d'éradiquer il y a trois ans. «À un moment donné, je me suis rendu compte que je buvais tous les jours et je me suis dit "maintenant, ça suffit"», ajoute-t-il. «On joue un personnage à qui on va tendre un verre, qui va l'accepter, qui va raconter des blagues, être d'humeur joyeuse. Il y a ce côté divertir. La musique, ça devient souvent une fête mais au niveau personnel, ça peut être très lourd à porter. Moi, mon corps ne suivait plus.»

Du côté des professionnel·les de la musique aussi, l'alcool entre souvent en jeu: véritable lubrifiant social, il désinhibe et permet d'aller à la rencontre des autres tout en essayant de se faire une place au sein du secteur. «La musique, c'est un milieu où il y a énormément de compétition (...) Il y a une histoire qu'on aime se raconter qui est qu'il faut tirer jusqu'au bout de la nuit avec ses potentiels partenaires: on se drague, on boit des coups et c'est comme ça qu'on crée une fondation où l'on espère que le lendemain – ou dans les jours à venir –, il y ait des trucs qui se passent», nous glisse Joseph Meersseman, manager de plusieurs artistes et fondateur de la structure Diligence Artist Management. Un constat que fait également Camille Loiseau, ancienne chargée de communication au sein du Vecteur et de L'Atelier 210: «Je pense que je n'aurais pas eu autant d'opportunités professionnelles – surtout au niveau du carnet d'adresses – si je n'avais pas bu d'alcool. J'en suis même sûre. Parce que je serais rentrée plus tôt, j'aurais moins été dans ce truc de confiance, de camaraderie, etc. Pour moi, à ce moment-là, c'était plus important d'évoluer dans ma carrière et de faire grandir mon carnet d'adresses que de faire attention à ma santé». Un jeu d'appartenance que Joseph, sobre depuis 7 mois, retrouve au sein de son travail: «Il y a les gens qui sont "in" et ceux qui sont "out", il y a ceux qui vont boire des coups et qui restent tard, et ceux qui rentrent plus tôt. Au MaMA Music & Convention, j'avais mon hôtel et clairement, je rentrais plus tôt que tout le monde. C'est juste humain: si tu n'es pas en train de t'envoyer tout le sucre qu'il y a dans une bière, tu ne tiens pas jusqu'à 4h ou 5h du matin», ajoute-t-il.

### L'alcool au boulot, celui qui gomme les frontières entre vie personello et professionello

«Bosses dans la musique, ce n'est pas vraiment bossés»; cette phrase, vous l'avez déjà toustes entendue au moins une fois. Pleine de bons sentiments, elle met en évidence la passion qui émane de ces jolis métiers, ces fameux "métiers-passions". Des boulots sans horaires fixes, parfois précaires, qui, certes, procurent beaucoup de plaisir mais restent des emplois à part entière. Et se doivent d'être traités comme tels. «La musique, c'est un milieu qui rend les gens "addict". Ces horaires de soirée qui sont combinés à des horaires de journée – parce que tu bosses la journée dans ton bureau et le soir tu enchaînes avec un concert –, ce sont quand même des gros shifts. Moi, je sais qu'il y a des moments où j'ai bu dans le contexte du travail parce que j'étais fatiguée et que je me suis dit "il faut que je tienne". C'était notamment pour tenir le rythme que je buvais», déclare Camille.

Après deux ans à l'Atelier 210, Camille a décidé de quitter son travail. «J'ai démissionné pour diverses raisons mais aussi parce que le monde de la musique ne me faisait plus tellement de bien. C'était

lié à plein de choses: au rythme – au fait qu'on bossait les soirs, les week-ends –, au manque de limites entre la vie perso et la vie pro, et aux addictions. J'ai vraiment décidé de faire un changement de carrière aussi pour ça», confesse-t-elle. Dans un milieu où l'on travaille souvent de nuit, dans des conditions festives et débridées, l'alcool est, en effet, à portée de main. «Quand tu bosses dans une salle de concert, le bar est sur ton lieu de travail. Tu n'as même pas à passer la porte pour consommer de l'alcool», souligne-t-elle.

Cela dit, il y a des prises de conscience et de nouvelles dynamiques sont mises en place au sein du secteur. Au Botanique, par exemple, les équipes ne sont plus autorisées à boire pendant les heures de travail. «Il y a dix ans, il y avait toute une partie du personnel de soirée qui travaillait avec une bière, en salle. Jusqu'à ce qu'il y ait une réflexion au niveau de la direction qui s'est dit "dans quel milieu professionnel est-ce qu'un employé est autorisé à consommer de l'alcool pendant ses heures de travail?". À peu près aucun», explique Olivier Vanhalst, programmateur et co-responsable du département musique de la salle bruxelloise. «La consommation d'alcool, elle va de pair avec des horaires qui sont des horaires nocturnes, des journées de travail qui sont parfois très longues. Cela dit, à ce niveau-là aussi, pas mal de choses ont été recadrées», ajoute-t-il.

Un point de vue que partage Joseph: «Ça m'arrive très régulièrement de me dire que je ne suis pas à la hauteur dans mon boulot», explique-t-il. Le fait d'arrêter de boire m'a aidé à ménager ma voix intérieure et à ne plus me blâmer constamment. J'ai plus de lucidité. Avec l'alcool, on est toujours en train de compenser pour les quelques points de vie qu'on a en moins sur la journée et ça, c'est terriblement épuisant. Mais quand 17h arrivait, c'était reparti pour l'apéro, on était de retour sur le petit train et tout allait bien. C'est une drôle d'amnésie. Maintenant, j'ai moins envie d'aller boire des coups directement après le boulot. J'ai envie de manger avec mes enfants et si je dois être à 20h à une salle de concert, j'y serai. Ça cadenasse un peu plus le truc: j'arrive entre 20h et 20h30 et à 22h30 je suis de retour à la maison». Certain·es ont donc pris conscience qu'ils se sentaient nettement mieux dans ces conditions-là, à pouvoir faire la part des choses, choisir les opportunités de travail et en laisser tomber d'autres.

### Le drink pro, une appellation antinomique?

«Pour moi, les apéros pros, c'est l'enfer sur terre. Je suis très introvertie, mal à l'aise en société, et comme en plus je n'ai pas le loisir de boire pour être bien à l'aise, je vis très mal ces moments-là. D'ailleurs, je les évite au maximum», confesse Maureen Vanden Berghe, manager au sein de Julia Camino Agency. Très intéressée par les questions de santé mentale dans le milieu musical, Maureen développe actuellement le projet Discare, en collaboration avec l'artiste Sïan Able. «Discare, c'est un projet qui a pour vocation de s'intéresser à toute la problématique globale de santé mentale dans les métiers de la musique. On a envie de voir quel est le dénominateur commun dans toutes les spécificités de nos métiers, avec tout un tas d'idées qu'on a déjà élaborées et beaucoup de ressources qu'on a lues sur ce qu'il se fait en France, en Angleterre et aux Pays-Bas. On en est au stade des réunions de concertation avec un panel représentatif des différents points de vue, les plus divers possibles sur les problématiques, les facteurs aggravants et notamment, l'alcool», explique Sïan Able. Selon l'artiste, l'alcool ne devrait pas faire partie des événements de networking. «Je pense que l'alcool nous enlève des compétences qu'on aurait dû muscler et développer au départ, autant du point de vue artiste que du point de vue accompagnant du secteur de la musique. L'alcool nous empêche de développer une forme de justesse dans les relations. Il n'y a jamais aucune relation qui est juste quand il y a de l'alcool impliqué. Tout est faussé. Je dis ça avec zéro jugement, j'ai fait des tournées entières où j'étais bourrée», souligne-t-elle.

Mélowoman invétérée, MC, DJ et consultante musicale, Wendy Jasmine Henchich a elle aussi beaucoup réfléchi à la thématique de ces fameux apéros pros: «Il faudrait peut-être revoir la pertinence et l'efficacité d'un apéro pro. En termes d'horaire, ça coïncide avec le concert, mais au final, quelle est la plus-value?», s'interroge-t-elle. «Pour moi, les drinks pros actuels, ce sont des

**« Il y a dix ans, quand les artistes arrivaient au Botanique à 14h, ils demandaient tout de suite où était le frigo et à 16h, ils demandaient s'ils pouvaient avoir la bouteille de rhum et la bouteille de whisky. Maintenant, ils arrivent, ils demandent le code wifi... et c'est tout »**

**– Olivier Vanhalst, Botanique**

afterworks. On n'est plus au travail. » Selon elle, il serait judicieux de créer des opportunités de réseautage en journée, avec des thématiques qui soient liées à nos domaines d'expertise. « On pourrait réfléchir à des "ice-breakers" qui soient dans ces lignées-là, et lancer des sujets anodins pour que les gens puissent se mettre à discuter », explique-t-elle. De nature extravertie, Wendy-Jasmine pense même à développer son propre concept de networking, qu'elle a baptisé "apelow". « L'idée, ce serait de trouver des sponsors qui fournissent des boissons peu ou pas alcoolisées et de se dire qu'on y va vraiment pour se rencontrer », ajoute-t-elle. « Quand je suis à un apéro pro, j'essaye dans la mesure du possible d'être cette personne qui connecte les gens. C'est une responsabilité que je serais prête à prendre et que, j'espère, d'autres personnes plus à l'aise socialement pourraient également mettre en pratique avec cette conscience de se dire "je connais cette personne, je sais qu'elle est un peu timide, donc je vais aller vers elle pour la mettre à l'aise ". »

#### **Remplacer l'excès par la modération et l'automatisme par la pleine conscience**

Wendy-Jasmine est formelle : en réduisant notre consommation d'alcool, on se responsabilise et on prend conscience de nos actes. « Ces derniers temps, j'entends de plus en plus de gens me dire "sur les trois soirs où je vais sortir cette semaine, je ne vais boire qu'un soir". Ce genre de réflexion, ça te permet d'acquérir de nouveaux réflexes en terme de consommation et de vraiment boire de manière consciente, sans cet automatisme où, dès que tu t'assoies, tu commandes une bière », explique-t-elle.

#### **Sex, drugs and rock'n'roll, un mythe qui s'effondro ?**

« Il y a dix ans, quand les artistes arrivaient au Botanique à 14h, ils demandaient tout de suite où était le frigo et à 16h, ils demandaient s'ils pouvaient avoir la bouteille de rhum et la bouteille de whisky. Maintenant, ils arrivent, ils demandent le code wifi... et c'est tout », explique Olivier Vanhalst, le regard rieur. Une preuve que la société évolue, tout comme nos habitudes de consommation. « À la base, l'alcool c'était ultra rebelle et rock'n'roll. Maintenant, ce n'est plus le cas. J'ai une admiration sans bornes pour les gens qui ne boivent pas et restent dans ce milieu, méga focus. Ce sont eux, les vrais rebelles du truc. Quelle force il faut pour résister à cette pression sociale ! », ajoute Camille. Fabian partage son avis : « En jazz, il y a beaucoup

de pianistes – Duke Ellington, Igor Stravinsky, etc. – qui étaient des fervents consommateurs. Il y a cette légende, ce mythe du grand créateur, mais ce sont des légendes très glamours qui vont avec toute une série d'abus et d'attitudes qui sont inconvenantes ».

Selon Sian Able, cette prise de conscience n'est pas encore globalisée. « Elle va se faire par glissement. Il faut qu'on soit suffisamment nombreux et nombreuses pour que ça inverse la tendance », déclare l'artiste.

#### **Normaliser la sobriété dans le milieu musical : une mission nécessaire et importante**

Ces dernières années, la systématisation de la consommation d'alcool en milieu festif a été remise en question par plusieurs organismes, comme Focking Sober, le collectif bruxellois qui a pris le pli d'organiser des soirées mêlant concerts, performances, expositions et DJ sets dans un cadre sobre, de non-consommation. « L'idée, c'est de pouvoir ramener une parole sur la sobriété dans le milieu de la pop culture (...) On a envie de déconstruire le fait que la sobriété, c'est ennuyant. On a envie de pouvoir rajouter un côté punk et dirty là-dedans », explique Victoria Jadot, l'une des fondatrices du projet. « Lors de la première édition au C12 l'année dernière, on espérait avoir 300 personnes. Quand on a vu qu'il y avait 700 personnes qui étaient venues, on était encore plus heureux et surpris de la nécessité des événements de ce style », ajoute-t-elle. Un concept novateur et essentiel qui a permis de semer une graine dans l'esprit collectif. « Ce qui est super intéressant, c'est que dès qu'on amène une nouvelle initiative, c'est toujours perçu comme quelque chose qui va à l'encontre d'autre chose. Alors que nous, on va "contre" nulle part. On veut juste créer un espace différent », souligne Victoria.

Au-delà des initiatives du secteur musical, l'impulsion vient également des brasseurs et producteurs de boissons, qui proposent de plus en plus d'alternatives sans alcool. « Je pense que le fait que ça vienne de ceux qui inondent les bars avec leurs boissons, c'est important », souligne Wendy-Jasmine. Mais le plus important encore, c'est de parvenir à un équilibre où chaque personne puisse respecter ses propres limites et celles des autres. C'est ainsi que pourra être créé un environnement de travail sain, où la consommation d'alcool n'influence plus autant les opportunités et les carrières professionnelles en général.

# Let's Zing Ensemble!

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Let's Zing Ensemble, c'est la formule anniversaire du projet Singing Brussels. Et après 10 ans de succès de ces activités explorant le lien entre le corps

et la voix, Bozar a invité 10 artistes bruxellois·es à enrichir le répertoire choral. Une histoire de chœur... et tout le monde peut participer!



**H**idde van Schie, coordinateur du projet, résume dans un sourire : « *Un groupe, ça peut être quatre egos dans une petite salle. Un chœur, ça donne tout de suite une autre idée de la communauté!* ». L'une des valeurs centrales du projet est en effet le "faire ensemble", et c'est suivant la même idée qu'il a été demandé aux compositeur·rices de proposer des morceaux qui tendraient vers l'universel et le poétique. « *C'était important pour nous de proposer aux participants un accès vers des styles variés et de permettre des découvertes, pour questionner cet "être ensemble" citadin, où nous sommes tous comme des oiseaux avec des plumes très différentes et qui viennent de partout* ».

Les consignes aux artistes se sont résumées à des questions techniques : durée, nombre de voix... Le contenu devait être inspiré par la ville de Bruxelles et rassembleur, mais ce dernier aspect allait presque de soi, pour Hidde : « *Quand un artiste écrit pour lui, il puise dans ses émotions, son vécu et écrit à la première personne. En écrivant pour un chœur, on doit forcément se poser la question différemment et veiller à ce que le texte ait du sens quand il est chanté par un ensemble* ».

C'est pour ouvrir la dynamique du projet et renouveler le répertoire que Bozar a imaginé cette évolution de Singing Brussels et invité ces artistes dont la liste témoigne d'une diversité bienfaisante d'horizons et de sons, de textures et de styles. Laïla Amezian & Tuur Florizoone, Nicolas Michaux, Oriana Ikomo, Avalanche Kaito, François Breut & François Schulz, cabane, Laryssa Kim, Esinam, Judith Kiddo, Maarten van Ingelgem & Els Moors sont tous·tes issu·es de la scène bruxelloise et si, pour certains d'entre iels, composer pour chœur était une première, il ressort de cette expérience les idées de simplicité, d'organicité, et du plaisir d'intégrer un projet qui valorise le collectif. Sur le site de Bozar, chaque tutoriel est accompagné d'une courte vidéo, pour chaque artiste, où iel présente sa démarche et son rapport à la voix, en tant qu'instrument. Le plaisir de l'harmonie et l'évocation des vertus bienfaisantes voire curatives du chant, traversent chacun de ces témoignages... et donne férocement envie de participer au projet.

Que vous soyez amateur·rices ou chevronné·es, membre d'une chorale amateur ou professionnelle ou encore chanteur·euse isolé·e, il est possible de s'inscrire gratuitement aux répétitions qui se tiendront jusqu'au 9 juin. Toute la matière nécessaire à l'apprentissage de ces chants est en ligne : le répertoire est à disposition sur le site de Bozar, accompagné des textes, partitions, mais aussi tutoriels audio pour celles et ceux qui ne lisent pas la musique.

Ces ateliers se tiendront jusqu'au 9 juin inclus, après quoi auront lieu des répétitions en vue du spectacle : la musique sera présentée à l'occasion d'un grand concert vocal, le 23 juin, lors de la Fête de la Musique. Le nouveau répertoire sera interprété par un total de 560 chanteurs dans la salle Henry Le Boeuf avec les Young Belgian Strings et des membres du Belgian National Orchestra ainsi que de l'Orchestra Academy. Le compositeur belge Dirk Brossé, qui a orchestré tous ces morceaux, occupera également le pupitre de chef de chœur avec Dirk Van de Moortel, le directeur artistique des Young Belgian Strings.

Cerise sur le gâteau : disposant des droits de distribution, Bozar a décidé de verser ces nouveaux chants dans le domaine public, pour que tout le monde puisse en disposer, les travailler et les chanter.

## ● Let's Zing Ensemble! Dimanche 23 juin

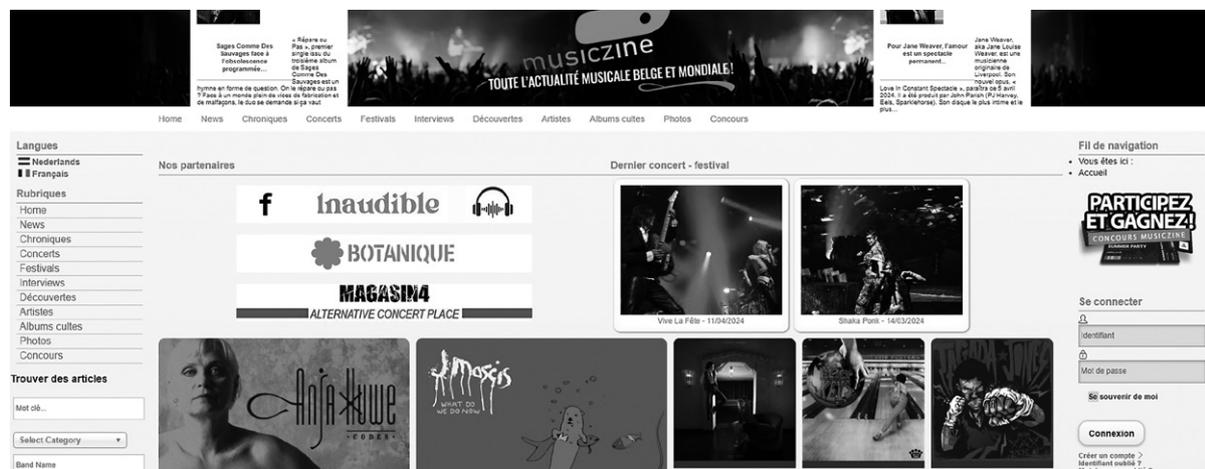
13h30 :  
Parcours de chœur  
(gratuit)

16h30 :  
Concert final  
(gratuit sur réservation)

## Chœurs amateurs participants :

Chœur Bozar, Ma'chaka, Café Latto, De 2do Adem, Anaconda & Rubica, Sing Out Brussels, Cassandra, Shout At Cancer, Singing Molonbook, Patshiva Cio, Belgian Sunshine Choir, Ajisai, Karavana, Voicos!, Promoto Ukraine Choir and Brussels Young Adult Choir.

# 180° La place des “webzines” dans le paysage musical



MusicZino fête ses 25 ans d'existence en 2024.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En marge des sujets traités dans la presse généraliste et les médias traditionnels, les webzines offrent des alternatives en ligne. Chroniques épicées, interviews décalées, photoreportages, comptes-rendus de concert et autres rubriques parallèles sont ici à portée de clic. Soutenues par des bénévoles et un esprit d'indépendance, ces initiatives cultivent la passion musicale à l'ère numérique. Un idéal ? Une illusion ? Une folie ? Un combat ? Un peu tout ça à la fois ? Pour tenter d'y voir plus clair, nous sommes partis à la rencontre de ces webzines qui, chacun à leur façon, encouragent la lecture pour écouter autrement.



L'année prochaine, MusicZine fêtera ses 25 ans», annonce fièrement Bernard Dagnies, fondateur et rédacteur en chef du magazine en ligne. « Ce serait lamentable de tout laisser tomber après un quart de siècle d'existence », observe-t-il depuis la région tournaisienne. Doyen du genre en Fédération Wallonie-Bruxelles, MusicZine a aussi une particularité nationale. Présent au nord et au sud du pays, c'est aujourd'hui le seul qui, sous une même enseigne, rassemble le français et le néerlandais autour d'une passion commune : la musique. « Nous avons deux rédactions séparées et autonomes. Mais nos modes de fonctionnement sont identiques. » À savoir : écrire des chroniques de disques, ramener des interviews et autres comptes-rendus de concerts, vus en salle ou en festival. Afin de mener cette mission tout-terrain, MusicZine s'appuie sur une dizaine de rédacteurs et autant de photographes, prompts à capturer l'essence d'un riff bien tranchant, toujours au taquet à l'heure d'encenser le couplet-refrain d'une nouvelle tête de la chanson française.

Depuis vingt ans, ce schéma est également à l'œuvre chez Shoot Me Again. « Mais nous sommes davantage tournés vers la photographie et plutôt ancrés dans les musiques alternatives et la scène locale », précise Isabelle Bonmariage, rédactrice férue de doom et de black metal. Ex-journaliste reconvertie dans la communication politique dans la province de Luxembourg, elle tient le site à jour. « Mais je ne suis pas rédactrice en chef, insiste-t-elle. Au sein de l'équipe, il n'y a pas de fonction déterminée ni de dénomination pompeuse. Chez Shoot Me Again, tout le monde a le même statut : "bénévole passionné" ! »

Le modèle montre toutefois quelques limites à l'heure de couvrir les frais d'hébergement du site. « Pour les payer, nous demandons une petite cotisation à chaque membre de l'équipe. Cette participation financière dépend du bon vouloir des gens. Sans le bénévolat, il est clair que le projet Shoot Me Again est irréaliste. Pour l'instant, nous avons encore la chance de compter le développeur originel du site à nos côtés. Malheureusement, il n'a plus le temps de s'y consacrer pleinement. Nous sommes donc confrontés à une situation complexe. Soit nous trouvons des programmeurs informatiques passionnés qui pourraient s'investir gratuitement dans le projet ; soit nous devons mettre la main sur une somme qui avoisine les 8.000 euros. Mais à ce jour, nous n'avons pas ce montant... »

### Lo temps des subsides ?

Du côté de Goûte Mes Disques, webzine qui, depuis 2008, assume pleinement ses bons goûts et sa mauvaise foi, tout repose aussi sur le bénévolat. « Nos quinze rédacteurs ont tous un emploi à côté », explique Jeff Lemaire, rédacteur en chef en soirée ou sur les temps de midi, traducteur-interprète à la Commission européenne durant ses heures de bureau. « Cette indépendance économique est la force de notre média mais aussi son seul modèle viable, dit-il. Au début des années 2000, il y a eu une utopie... Mais jusqu'ici, aucun webzine belge n'a jamais été suffisamment dominant pour mettre en place un modèle financier opérationnel. En quinze ans d'existence, nous avons obtenu un seul subside. En temps normal, nous finançons le site en organisant des concerts ou des blind-tests. Et puis, nous comptons sur des dons. Bien sûr, il existe d'autres sources de financement : les articles payants, le sponsoring, les produits dérivés, le crowdfunding ou la publicité. Mais nous n'en voulons pas. Et quand bien même... Pourquoi un investisseur irait-il placer de la pub sur un webzine dont l'audience tourne autour des 100.000 pages vues par mois, alors qu'il existe des "reels" qui font des millions de vues en quelques heures sur Insta. Désormais, pour monétiser son contenu, il convient de passer par l'image. Il faut être vidéaste et influenceur sur les réseaux sociaux. »

La question économique est également sur la table de La Vague Parallèle. Partagé entre la France et la Belgique, ce "collectif d'oreilles passionnées" met la musique alternative au centre d'une ligne éditoriale branchée émergence, féminisme et inclusivité. « Nous avons obtenu un subside de la Fédération Wallonie-

Bruxelles et assuré la refonte du site grâce à l'intervention d'une structure qui aide les ASBL engagées », indique la corédactrice en chef, Caroline Bertolini. « À terme, toutefois, il faudrait que des solutions structurelles soient mises en place pour soutenir des ASBL comme la nôtre. Avec La Vague Parallèle, nous sommes sollicités non-stop par des salles, des festivals et d'autres structures subventionnées qui nous demandent de promouvoir leurs initiatives. Tous ces partenaires sont rémunérés pour leur travail dans la musique. Alors que chez nous, tout le monde est bénévole ! C'est frustrant... Nous avons déjà envisagé de faire des levées de fonds ou du crowdfunding. Nous avons aussi songé à la publicité. Mais ça va à l'encontre de notre désir d'indépendance. Nous préférons donc plaider en faveur d'un changement de paradigme. Il n'est pas normal qu'autant d'allocations soient versées aux structures qui composent l'industrie musicale pour, qu'en bout de course, celles-ci reviennent vers nous en nous demandant d'appuyer leur travail. »

### Amateurs-professionnels

Chez La Vague Parallèle, il est aussi d'usage de boycotter le qualificatif "webzine". « Ce terme a un côté péjoratif, juge Caroline Bertolini. Il traîne des clichés d'amateurisme. Même en tant que bénévoles, nous entendons effectuer notre travail aussi bien que d'autres journalistes. Pas question d'être vu comme un petit blog sur lequel "on s'amuse en écrivant de temps en temps". Nous privilégions donc la dénomination "média", en cherchant à dépasser le cadre du simple magazine sur le web. Pour ça, nous essayons d'apporter une plus-value, une touche super créative et des formats qui se distinguent des articles que l'on retrouve un peu partout. »

« Faire cette activité par amour de la musique, et pour le plaisir, ne nous exonère pas de faire les choses professionnellement, enchérit le rédacteur en chef de Goûte Mes Disques. Nous avons d'ailleurs tendance à nous présenter comme des "amateurs-professionnels". »

### Les Guignols de l'info

Reconnu pour ses chroniques argumentées, affûtées, parfois caustiques, voire mordantes, Goûte Mes disques s'est taillé une jolie réputation sur la toile. « Quand nous postons nos textes via les réseaux sociaux, certaines personnes les commentent. Il n'est pas rare de lire des remarques du genre "ce point de vue est vraiment subjectif..." Ça tombe bien, c'est le but ! Nous ne sommes pas là pour rédiger des pages Wikipédia mais pour cultiver l'art de la critique musicale. Nos chroniques sont lues sur des bases statistiques relativement stables. C'est rassurant. Mais il est clair que l'écrit est devenu une niche. Une niche qu'il faut préserver. Sinon on va se retrouver confronté à ce que j'appelle le "syndrome des Guignols de l'info". À l'époque, tout le monde a déploré la disparition de l'émission. Mais plus personne ne la regardait vraiment... Les chroniques, c'est pareil. Il faut poursuivre l'effort, inciter les gens à les lire. Sinon, un jour, il n'y aura plus personne pour en écrire. Et là, ce sera un défilé de regrets et de lamentations. Lire, ça demande un effort. C'est devenu un truc fatigant. Mais je suis convaincu qu'il faut continuer à informer et à éduquer les gens. C'est ce que nous essayons de faire, à notre niveau. Avec un esprit critique et sans concession. Chez Goûte Mes Disques, on peut se le permettre. Parce que, sur ce site, personne n'a de compte à rendre à des actionnaires ou un investisseur. »

Sans le sou, mais riche d'une indépendance qui vaut de l'or, le webzine perdure dans le paysage numérique grâce au temps consacré par des mélomanes en tous genres. « Les niveaux d'implication des chevilles ouvrières sont divers, constate Jeff Lemaire. Parce que tout le monde a une vie, une famille, parfois des enfants et quelques tracasseries. Le plus important là-dedans, c'est de réunir les gens autour d'une passion et d'une aventure humaine. Impossible de faire ça autrement qu'en ayant un intérêt réel à se voir, à partager du temps ensemble et parler de musique. Parce qu'au final, ce qu'on retire de ce site en ligne, c'est ça : des rencontres dans la vraie vie. » Tout simplement.

# L'édition musicale

Un moyen de revenus importants pour l'auteur-compositeur en 2024 ?

TEXTE : LISON MARSIN

L'industrie musicale se complexifie perpétuellement et tirer le meilleur profit de ses créations est un défi de taille pour l'auteur·rice-compositeur·rice. La production d'un album et sa visibilité coûtent beaucoup d'argent et les droits d'auteur sont devenus le "Saint Graal". Encore faut-il pouvoir les maximiser ! Et là où certains préfèrent gérer leurs droits d'auteur eux-mêmes, le rôle de l'éditeur musical est de s'assurer de trouver toutes les pistes pour en générer au maximum. Alors, pour celles et ceux qui écrivent des textes et composent, la question mérite de se poser : y a-t-il une réelle plus-value à travailler avec un éditeur ?



Tout dépend de l'état de la carrière de l'artiste à ce moment-là, commence Anthony Sinatra, éditeur chez JauneOrange. Il est intéressant de travailler avec un éditeur parce que c'est un élément important dans le développement des projets de création. » Même son de cloche pour Benjamin Schoos chez Freaksville Publishing. « Quand on parle d'édition, on parle vraiment d'un rôle-pivot dans le développement et la diffusion de la musique, commente-t-il. Un éditeur a un réseau professionnel et commercial. C'est un des premiers piliers pour l'auteur ; sans cela, ça devient difficile de décrocher un succès et il est difficile d'ensuite gérer tout ça soi-même. »

L'édition est donc un pôle important en ce qui concerne la gestion et la génération des droits d'auteur. Au début du siècle passé, les éditeurs musicaux étaient ceux qui imprimaient des partitions, les vendaient et leur permettaient d'être jouées. Aujourd'hui, si le métier a un nouveau visage, il n'a pas trop changé, s'adaptant simplement au business actuel, rythmé par l'apparition de nouveaux supports d'écoute et les innovations technologiques. Il reste l'intermédiaire entre l'œuvre et le marché.

Concrètement, l'éditeur s'occupe des droits intellectuels des auteurs-compositeurs, en passant par les sociétés de gestion collective, à savoir la Sabam en Belgique. Attention : il ne se consacre qu'aux droits des auteurs-compositeurs. Pas à ceux des interprètes. L'auteur-compositeur détient la propriété intellectuelle sur un texte ou une composition. L'interprète, lui, les joue, avec sa propre sensibilité mais sans pour autant l'avoir conçue.

« Depuis un certain temps, le métier est devenu stable même s'il a beaucoup évolué, fait remarquer Benjamin Schoos. L'éditeur gère des catalogues de chansons. Il s'assure auprès de la gestion collective que les œuvres, paroles et musique, soient bien attribuées, que les œuvres soient correctement déclarées en termes de morceaux et de répartition s'il y a plusieurs auteurs ou compositeurs sur un titre. Ensuite, il garde un œil sur la diffusion des œuvres, il veille à ce qu'elles soient exploitées en concert, à la radio et sur les plateformes de streaming. Ils s'occupent aussi des reproductions mécaniques (pour pouvoir "fixer" des œuvres musicales sur un support sonore, il faut payer des droits appelés "droits de reproduction mécanique", - ndr), sur lesquels on récupère des droits. On s'assure qu'aucun droit n'a été perdu. »

Il ne s'agit pas de juste publier une partition en la laissant faire son bout de chemin. « En tant qu'éditeur, on développe toutes les utilisations commerciales, on apporte un investissement humain, parfois pécunier en débloquent des avances financières, on donne des conseils ou un suivi. On provoque de la diffusion en playlist, on aide à la vente en support physique ou sur le live, on est proactifs sur le placement en synchro, on peut assurer l'exportation d'une œuvre à l'étranger... En fait, notre métier s'adapte en fonction de la relation qu'on a avec l'artiste et ses besoins », complète Anthony Sinatra. Bref, les intérêts de l'auteur et de l'éditeur sont de faire en sorte que l'œuvre soit la plus écoutée possible.

### Des revenus si intéressants ?

Plus une œuvre est diffusée, plus elle génère de revenus. Travailler avec un éditeur implique fatalement de couper la poire en deux pour le travail effectué en amont. L'éditeur peut percevoir une commission qui varie entre 10 à 50% des revenus sur les droits. En règle générale, on parle de 50% mais tout dépend des contrats établis et des services proposés. Évidemment, dans la mesure où une œuvre ne générerait rien, il va sans dire que l'éditeur ne percevra pas grand-chose non plus. Oui mais alors, n'est-ce pas plus intéressant pour un auteur-compositeur de travailler seul et d'ainsi profiter au maximum de ses revenus ?

« Quand un éditeur travaille avec un auteur, il a effectivement une grosse part du gâteau. Mais derrière ça, il y a aussi énormément de travail. », défend Benjamin Schoos.

« Il y a une connotation parfois négative autour du métier d'éditeur, complète Anthony Sinatra, déjà parce que c'est une matière complexe. L'artiste ne peut pas toujours en saisir tous les détails. On est obligés d'établir des contrats et pour certains, ça peut être re-

lativement lourd. Beaucoup aussi attendent des résultats directement palpables alors que l'éditeur va plutôt travailler sur le long terme. »

Dans cet univers instable qu'est l'industrie musicale, gérer ses droits soi-même apparaît donc parfois comme plus alléchant pour ceux dont le catalogue se trouve dans le fond de la pile de l'éditeur. « Mon premier contact avec un éditeur, c'était pour mon groupe Roscoe. Jusqu'en 2018 environ. À partir de ce moment-là, j'ai décidé de reprendre l'édition à mon compte, raconte Pierre Dumoulin, songwriter et fondateur du studio liégeois Kargo. Il y avait cette frustration et cette impression que mon catalogue n'était pas travaillé autant que ce qu'il aurait pu. J'ai préféré gérer mes droits d'auteur moi-même. Je m'occupe par la même occasion de ceux d'autres artistes. » Pour le producteur liégeois, le pourcentage pris par l'éditeur sur les revenus en droits d'auteur doit être justifié. Ce qui n'est pas toujours le cas. « Un éditeur peut ne pas pousser l'œuvre à son maximum et il touchera quand même 50%. Être éditeur, c'est un rôle important dans l'industrie musicale et il est important d'avoir un éditeur qui fasse vivre le projet. » Encore une fois, tout dépend des besoins de l'auteur. Celui qui signe chez Kargo par exemple bénéficie de sessions d'écriture : l'idée étant de créer une équipe de songwriters et de faciliter les mises en contact entre artistes. « Je les fais un peu travailler, lance Pierre Dumoulin en riant. Quand je travaille sur un album, je n'hésite pas à faire collaborer les personnes. Sur certains titres, je peux me dire "il y a untel dans mon équipe qui pourrait écrire la musique de cette chanson-là". C'est une pépinière avec laquelle on essaye de trouver les bonnes personnes pour les bonnes chansons, pour une musique la plus pertinente possible et dans le but d'offrir le meilleur accompagnement. »

Il n'y a donc pas de secret ou de recette miracle, il faut discuter de ses projets avec l'éditeur en question. Tous se rejoignent là-dessus : se faire accompagner n'est jamais une mauvaise idée. « C'est surtout en fonction de la relation de confiance qu'on va établir. Si un éditeur a vraiment envie de collaborer, on a tout intérêt à travailler avec lui. Il faut juste toujours bien s'assurer que ça va rapporter quelque chose car sinon, oui, c'est une grosse part de revenus qui s'en va. » Du côté éditeur, la démarche sera la même. « Quand je repère un artiste intéressant et que j'ai le sentiment que je peux amener quelque chose à son développement, je le contacte et on discute de ses besoins, explique Anthony Sinatra. Il faut beaucoup de patience et aussi surtout d'intérêt musical. Ce qui me passionne, c'est d'accompagner un artiste en qui je crois, évidemment. »

### La synchronisation : tout ou rien ?

Cette collaboration est-elle la promesse systématique d'une œuvre qui aboutit et d'un gros portefeuille ? Pas forcément. Tout dépend de nombreux facteurs ; de l'éditeur, de l'auteur, de l'investissement et du travail effectué, du "flair", de la chance parfois aussi, quand on parvient à trouver une synchro par exemple. Ça a été le cas pour Marc Huyghens, visage du groupe Venus dans les années 90. Avec plusieurs synchronisations pour le cinéma et la publicité, le titre *Beautiful Days* a pu générer plusieurs dizaines de milliers d'euros. « À l'époque, on a signé un premier contrat d'édition chez Peer Music. L'intérêt d'être chez un éditeur de ce gabarit-là, c'est bien sûr le réseau. Ils ont des équipes qui sont chargées de rechercher des titres, d'analyser ce qui marche, et ça s'est passé comme ça avec les pubs qui ont utilisé *Beautiful Days*, raconte le chanteur. Ça peut se passer aussi autrement. Enki Bilal par exemple, qui a utilisé le titre pour son film *Immortel, ad vitam*, a simplement entendu le morceau dans sa voiture et il a su que c'était celui qui lui fallait. » Alors, est-ce que l'édition est une source de revenus importants pour l'auteur-compositeur ? Une source de revenus, oui. Une source de revenus importants, c'est une autre question.

« Tout dépend du deal. Mais ça peut de toute façon être intéressant, devenir un accélérateur de carrière, conclut Anthony Sinatra, chez JauneOrange. Mais si la matière première n'est pas au top, ça va être difficile à travailler. Si on tombe sur un bon éditeur proactif, ça peut être une bonne expérience. Tout dépend de ce qui convient à l'artiste et de ce dont il a besoin. »

# Le Fuse



©ANTOINE GRENEZ

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Le temple belge de la techno fête ses 30 ans : 30 ans au service de la techno... mais il est toujours menacé de fermeture !

**S**'il y a une institution belge au niveau des musiques électroniques, c'est bien le Fuse. Le club du quartier des Marolles à Bruxelles fête en grande pompe ses trente ans avec une tournée internationale. Le Fuse sort de ses murs pour investir, notamment, la Fabric à Londres, le Razzmatazz à Barcelone ou encore Amsterdam pour une fête de 66 heures, « ce qui en fera la plus longue fête jamais réalisée », dit Steven Van Belle, directeur du club depuis 2020. « L'idée, c'est de développer le Fuse en tant que marque internationale ».

Mais derrière les festivités, la crainte perdure. Car le Fuse pourrait bien fêter son ultime anniversaire dans les Marolles. En cause, les normes de nuisance sonores de la région bruxelloise.



© VANDEN BOSSCHE

### Monacó do fermoturo

Rappel des faits. En janvier 2023, suite à une plainte d'un voisin, Bruxelles-Environnement obligeait le club à diffuser de la musique à 95 dB maximum jusqu'à deux heures du matin au plus tard. « Impossible d'ouvrir un club dans ces conditions ». Deux semaines plus tard, un semblant d'accord est trouvé : le Fuse peut rouvrir deux soirées par semaine... En contrepartie, il promet de quitter les lieux dans les deux ans.

Deux mois plus tard, le Collège de l'environnement annule pourtant la décision de Bruxelles-Environnement pour vice de procédure. Retour au point de départ. Le Fuse peut fonctionner... tant qu'une autre plainte n'est pas déposée. Or, c'est ce qui s'est passé ces derniers mois. « Un couple de Français a acheté un immeuble adjacent, dit Steven Van Belle. Ils n'y habitent même pas, ils font des rénovations, mais ils ont déjà déposé plainte. C'est typique de la gentrification. Des gens achètent une maison à côté d'un club et essaie de le faire fermer pour maximiser leurs profits ».

Tel est le cœur du problème : le Fuse n'est pas protégé car il n'est pas considéré comme un lieu culturel. Le problème avait été soulevé durant la pandémie, il est en pleine lumière depuis la menace de fermeture du lieu. Et les politiques, semble-t-il, s'y attaquent enfin, d'autant plus qu'ils ont pris conscience de la plus-value d'une vie nocturne dynamique et encadrée pour une ville. La première étape a été la reconnaissance du clubbing (l'activité) comme patrimoine culturel immatériel par la région bruxelloise. Un premier pas symbolique qui ne sauvera pas le Fuse, mais va dans le bon sens...



© VANDEN BOSSCHE

Steven Van Belle nous expliquait il y a un an son plan de sauvetage : « La première étape est de ne plus catégoriser systématiquement tous les clubs comme des entreprises commerciales, mais d'en

considérer certains comme lieux culturels. Bien sûr, il y a des critères à prendre en compte, mais des villes comme Londres ou Berlin font déjà cette différence entre les clubs et les bars de nuit, ce qui n'est pas le cas chez nous. Ensuite, à partir du moment où vous considérez qu'un club est un lieu culturel, cela permet à certains de faire partie du patrimoine culturel de la ville et, ainsi, d'être protégé – par exemple, un club qui est depuis longtemps dans un endroit spécifique et qui joue un rôle culturel, social et économique. À ce moment, vous avez une classification qui permet d'adapter la loi sur les normes sonores à ce type de club. C'est la troisième étape ».

On n'en est pas encore là. Mais Steven Van Belle espère encore que les choses vont vite évoluer vers une protection des clubs existants. Et pourquoï pas avant les élections... Comme il le répète : « Personne ne veut la fermeture du Fuse ».

### Le club techno que le monde attendait

Comment pourrait-il en être autrement ? Le Fuse n'est-il pas le club techno que le monde attendait ? C'était en tout cas la certitude de son fondateur Peter De Cuyper lorsqu'il a lancé avec Thierry Coppens le Fuse le 16 avril 1994 dans les locaux de la discothèque Le Disque Rouge, situé au 128 rue Blaes, dans le cœur de Bruxelles. La techno était la musique montante et ce Flamand venu de Kuurne cherchait l'endroit parfait pour le faire rayonner. Le Fuse était né. « L'idée était de faire une Ancienne Belgique techno, nous disait-il il y a cinq ans. Mais on s'est rapidement rendu compte qu'il n'y avait pas de public pour la techno à Bruxelles, ni aux alentours... »



© VANDEN BOSSCHE

Pendant six mois, le Fuse perd environ 2.500 euros par semaine. À tel point qu'il est question de mettre la clé sous la porte. Mais sans le savoir, le club s'était créé une réputation chez les DJ. Et quand Laurent Garnier y déposa ses valises de disques, pour la première fois de son histoire, il y eut la file devant le club. Ce fut le début de l'âge d'or. Dans les années qui suivirent, le Fuse a accueilli Daft Punk (en août 1995, « ils ont commencé leur set avec un son de guitare... dans le temple de la techno ! » se rappelle encore De Cuyper), The Orb, Richie Hawtin, Aphex Twin, Autechre, Björk... Plus tard les 2manydj's, Justice, Skrillex ou Vitalic.

En 2003, satisfait du travail accompli – car le Fuse est effectivement devenu le temple belge de la techno, un endroit où on vient avant tout pour la musique dans une atmosphère sécurisée et détendue –, Peter De Cuyper part s'occuper d'I Love Techno à Gand. Il est remplacé par Nick Ramoudt, ancien... ramasseur de verres, qui fait tourner le Fuse en gardant cette éthique "do it yourself" et sa ligne directrice techno "anti bling bling".

En février 2020, juste avant la pandémie, Steven Van Belle reprend les rênes du club. Forcément la période la plus difficile à traverser, avec celle aussi des attentats du milieu des années 2010. Depuis quatre ans, le nouveau directeur a développé l'image du club qui est aujourd'hui reconnu dans le monde. Tout récemment, un label a été créé pour mettre en avant le son du Fuse – une compilation sort ces jours-ci. Même s'il est menacé d'expulsion, le Fuse est plus vivant que jamais. « On espère rester dans les Marolles. C'est un lieu historique qui nous tient à cœur. Mais ça ne dépend uniquement pas de nous », dit Steven Van Belle. Quoi qu'il arrive, pas question d'abandonner les fêtes nocturnes. Comme le chantaient les Beastie Boys : « You gotta fight for your right to party ! ».

# Festivals 100% durable, mission impossible ?



TEXTE : LUC LORFÈVRE

Rassembler public et artistes pour célébrer la musique live dans un lieu convivial entraîne un coût environnemental qu'aucune politique éco-responsable n'effacera entièrement. Mais si le festival 100% respectueux n'existe pas, des solutions concrètes sont mises en place pour responsabiliser tous les acteurs et avancer vers un monde meilleur. Entre vraie démarche citoyenne, greenwashing et fausses bonnes idées, tentative d'y voir plus clair. Et plus vert...

**M**ine de rien, c'est historique. Cet été, se déroulera la première saison des festivals en Fédération où tous les organisateurs sont tenus d'utiliser des gobelets réutilisables. Découlant d'une directive européenne, le nouveau décret wallon relatif "aux déchets, à la circulation des matières et à la propriété publique" est, certes, d'application depuis le 1<sup>er</sup> septembre 2023 mais il trouvera toute sa signification lors des grandes manifestations culturelles estivales à venir. Une goutte d'eau dans un océan de pollution? Peut-être mais elle est significative. Un exemple? Durant l'édition 2019 des Fêtes de Wallonie, 1.5 million de gobelets en plastique à usage unique avaient été utilisés, soit l'équivalent de 30 tonnes de déchets à incinérer (source wallonie.be). Ce n'est pas négligeable. Mais il faut aussi rappeler que le récipient réutilisable a, lui aussi, aussi ses limites et ne solutionne pas tout. Sa généralisation dans les événements de masse implique une consommation supplémentaire d'eau potable pour le nettoyer. Les études montrent aussi qu'il doit être réutilisé sept fois pour que son impact soit inférieur à celui d'un gobelet jetable (si l'on prend en compte le cycle de vie du produit, la consommation d'énergie et les émissions de gaz à effet de serre que requiert sa fabrication). Il y a aussi les festivaliers qui le ramènent chez eux comme "collector" ou tout simplement parce qu'ils ne veulent pas faire la queue au stand "consigne" pour récupérer leur caution. Dans ces deux cas, le cycle de vie du gobelet s'interrompt et il faudra en produire d'autres pour le remplacer.

### Un thème à la mode

Plusieurs festivals n'ont pas attendu cette législation contraignante pour prendre l'initiative d'interdire l'usage de plastique et de gobelets jetables. Plus hypocrites, d'autres événements culturels en font un outil marketing comme si c'était leur initiative alors qu'ils sont obligés d'appliquer le décret. Car oui, les mots "vert", "durable" et "label" sont à la mode comme, du reste, tous les termes qui se terminent par "té" (parité, féminité, transversalité, citoyenneté...). La preuve que le sujet interpelle les consciences. *« Tous les festivals communiquent là-dessus. Ils doivent se positionner, ce qui n'a pas toujours été le cas dans le passé. C'est une bonne chose car on ne peut plus faire comme si la problématique n'existait pas. Je trouve ça très positif car ça montre que ça devient aussi un critère de choix pour le public »*, souligne Samuel Chapel, directeur du festival LaSemo, dont l'édition 2024 se déroulera du 12 au 14 juillet à Enghien.

### Durable, ça veut dire quoi?

Créé en 2008 par une nouvelle génération de "music lovers", le LaSemo a été un pionnier dans son approche environnementale. *« Dès notre deuxième édition, en 2009, nous avons mis en place un système de gobelets réutilisables, précise Samuel Chapel. On nous prenait pour des zozos à l'époque mais on a fait évoluer cette initiative au fil des années, notamment en perfectionnant le système de nettoyage de ces gobelets. Nous avons été parmi les premiers à porter ce combat environnemental en sensibilisant non seulement le public mais aussi d'autres acteurs culturels qui s'en sont inspirés par la suite, comme nous, on s'inspirait de ce qui faisait ailleurs, notamment à l'étranger. C'est réjouissant de voir que le gobelet réutilisable est devenu la norme aujourd'hui. Même s'il a fallu quinze ans pour imposer cette réglementation et qu'elle est encore contestée, c'est symbolique. Ensemble, nous pouvons améliorer les choses et changer les mentalités. »* Le LaSemo a toujours revendiqué l'étiquette "festival durable" et sa charte (à lire sur son site Lasemo.be) en dit long sur sa démarche. *« Quand on dit "durable", on pense souvent à l'environnement, précise le directeur du LaSemo. Mais pour nous, il n'y a pas de festival "durable" sans ajouter d'autres enjeux sociaux, économiques et culturels. L'idée, c'est de tenir compte de tous ces paramètres pour mettre sur pied un événement répondant aux besoins du public sans pour autant compromettre la possibilité aux générations futures de répondre aux leurs. »*

### Guerre des labels

De nombreux festivals se déclarent "éco-responsables". C'est sans doute vrai et très encourageant. Mais la réalité est qu'il n'y a prati-

quement aucun contrôle sur la fiabilité et la qualité de certains labels verts. Pour le public, c'est difficile de s'y retrouver. C'est comme dans un supermarché: un produit "vert" n'est pas forcément bon pour l'environnement. La Commission européenne dénombre pas moins de 230 labels différents de durabilité et 100 pour l'énergie verte. Certains sérieux, d'autres trop contraignants sur un plan économique pour y adhérer ou pour l'expliquer au public. Il y a aussi le greenwashing. Voulu ou inconscient. Vous vous demandez encore pourquoi les publicités des constructeurs automobiles montrent un SUV, ultra polluant tout le monde est d'accord, roulant dans une belle forêt ou dévalant une pente montagneuse? Toutes les études de marketing montrent que le simple contexte environnemental va créer chez le consommateur l'impression que le produit est plus écologique. Regardez maintenant les visuels de certains festivals et consultez la liste de leurs sponsors. Il y a parfois de flagrantes contradictions éthiques.

### Samuel Chapel – directeur du LaSemo

« Il ne faut pas culpabiliser mais sensibiliser le public. »

Le festival le plus proche de l'objectif "100% durable" serait forcément de taille modeste. Public et artistes y viendraient à pied, à vélo ou en transports en commun équipés d'une batterie rechargeable à l'énergie solaire. La musique serait jouée avec des instruments acoustiques ou amplifiée grâce à cette même énergie solaire. Mais alors "légalement" amplifiée pour ne pas perturber de ses nuisances sonores la faune. Chaque visiteur viendrait avec sa gourde remplie d'eau, utiliserait des toilettes sèches, se passerait de son smartphone (pollution numérique) et repartirait chez lui avec ses déchets. Il éviterait aussi de marcher sur l'herbe afin de ne pas faire de mal à la flore et aux milliers d'insectes qui gambadent sur le sol. Bon, on arrête... *« Le festival le plus durable, c'est le festival qui n'existe pas, reconnaît Samuel Chapel. Mais ne pas organiser de festivals est bien sûr un non-sens car ceux-ci répondent à des besoins culturels et sociaux. Et puis quelles seraient les alternatives? Rester chez soi pour regarder Netflix, organiser un barbecue en invitant des potes qui vont aussi se déplacer, partir en minitrip à Paris, ne plus voir personne? Ce n'est pas mon modèle de société non plus. »*

### La mobilité, problème n°1

Si le décret wallon relatif aux déchets a fait beaucoup parler de lui, il ne doit pas se résumer au seul combat éco-durable à mener. Relayée par l'aile française de Music Declares Emergency, une association ayant pour but de sensibiliser le monde de la musique à la sauvegarde de l'environnement, une étude menée lors du Printemps de Bourges révèle que 80% de l'impact environnemental du festival est dû aux moyens de locomotion du public ainsi que des artistes et de leur matériel. À côté de cela, l'alimentation (8%), l'énergie (7%), la communication (2%) et les déchets (1%) sont presque anecdotiques. Vu comme ça, un festival urbain, de type Nuits Botanique ou Couleur Café, pouvant s'appuyer sur un meilleur réseau de transports en commun, aura toujours une empreinte carbone inférieure à un événement organisé dans un cadre bucolique "au milieu de nulle part" ou un événement de masse comme Tomorrowland qui attire un public étranger venant en avion. *« Chaque festival a sa spécificité mais la mobilité représente clairement le premier enjeu environnemental. Comme pour les déchets ou la malbouffe, il n'y a pas une solution idéale mais bien un ensemble d'alternatives à mettre en place. Pour réduire le nombre de voitures, il faut augmenter le nombre de choix pour les festivaliers. Camping, covoiturage, navettes vers les grandes villes ou les grandes gares, parkings vélos sécurisés et munis de bornes de rechargement, partenariats avec des sociétés de transports en commun... On a aussi lancé une formule ludique de circuit groupé en vélo. C'est le public qui décide comment il va se rendre au festival, comment il va se comporter et ce qu'il va consommer sur place. Il ne faut pas le culpabiliser mais le sensibiliser, c'est aussi notre mission. C'est du bon sens. »*, conclut Samuel Chapel.



## Peet

À demain  
Baco Records

C'est le deuxième disque en deux ans pour Peet, auto-proclamé flemmard de qualité et assez productif pour le coup. Celui-ci change de toit et évolue désormais sous l'égide de Baco Records, « label français dont le jardin est d'ordinaire plutôt reggae », structure à taille humaine où le Bruxellois semble s'épanouir. Après *Todo Bien* et son ambiance d'afterparty estivale, on change aussi de saison. La fraîcheur de ce faux-départ de printemps sied en effet parfaitement à l'ambiance intimiste de ce nouveau projet. D'entrée, la ballade marine *Aster* – « étoile en grec et le nom du voilier d'un ami avec lequel on a sillonné les eaux bretonnes » – donne le ton et dessine la ligne d'horizon. Plus loin, l'épidermique *Toucher du Bois* confirme. Comme Roméo ou Primero dans leurs récents travaux, Peet apparaît un peu assagi, livrant de son flow-signature des rimes toujours plus introspectives. Serait-ce, en dépit du cliché, l'album de la maturité ? « On a 31 ans maintenant, tu connais... », sourit notre interlocuteur. Pas de banger ici, si ce n'est un *Leão* bien kické aux côtés d'Ele A et en italien dans le texte... Mais des kilos de mélo, à l'instar de *Comme les Autres* en duo avec White Corbeau. Côté invités, on croise aussi Caballero, avec qui il n'avait encore jamais signé de duo, le Français BEN plg et Arty, acolyte de Béésau. Pour un voyage low tempo sans excès de vitesse, entre *Motel 8* poppy et *Samba* bossa-jazzy, réminiscence d'un voyage en Amérique du Sud en 2012. Presque entièrement produit par Peet, bien épaulé par son complice Nicolas Felices et PH Trigano, *À demain* est un disque qu'on sirote comme un vieux whisky irlandais et qu'on verrait sans peine joué sur scène par un band en mode resserré. Ça tombe bien, c'est l'idée... À l'heure d'imprimer ces lignes, le rappeur entamait une résidence pour peaufiner son nouveau live avec ses musiciens. – **NC**



Black Paper Plane  
*From the Dark and Beyond* (EP)  
We Are Not Falling

Black Paper Plane pratique un heavy rock mélodique, sombre et puissant. Et cet EP n'est pas le premier essai du groupe (un premier est paru en 2017) : le band revient aujourd'hui avec un line up modifié, de nouvelles ambitions et des inspirations plus diversifiées. *From the Dark and Beyond* est un EP généreux (7 titres) où s'alternent compositions instrumentales, morceaux chantés, plages acoustiques (*Maelström*), riffs puissants (*Ben*) et même surpuissants par moments (*Across the Universe* avec son final lourd... très lourd). L'ensemble est assez "catchy" et le disque se pare parfois d'atours stoner (*Cosmo*). Le single *Black Box*, sorti en septembre 2023, a fait un joli chemin sur les plateformes de streaming et est de bon augure pour l'avenir de Black Paper Plane. – **FXD**



Pierres  
ÇAVA  
Autoproduction

Il s'appelle Pierre mais pour chanter, il s'écrit au pluriel car « à lui tout seul, il n'aurait pas pu devenir lui-même ». D'ailleurs, autour de cet orchestrateur, la bande de fidèles musiciens est au rendez-vous tandis que les visuels gardent la complicité d'Alice Khol dont le "mocumentaire", *Une journée dans la vie de Pierres*, est d'ailleurs sélectionné au Brussels Short Film Festival cette année ! Sur ce deuxième album, au-delà d'affirmer un style, Pierres expose, en observateur passionné, ses croquis du quotidien. Ses chansons sont comme des comptines de la gravité du monde mais... rien n'est grave dans une comptine, et les arrangements nous le rappellent : colorés, électro-pop-corn et bulles de savon. En 10 titres et 26 minutes, *ÇAVA* nous emmène en promenade entre Bruxelles et Wissant, entre soi-même et les autres, à pied, en dansant ou à vélo. Quelque part entre les fresques paysagères d'Antoine Wielemans et les phrasés légers d'Albin de la Simone, voilà un artiste qu'on n'a pas envie de quitter et un disque qu'on rembobine avec plaisir. – **VF**



Ian Curly & The Bushy Bushy  
*Screenshot* (EP)  
Autoproduction

Bibéronné aux tonalités solaires, Ian Curly dévoile un premier EP très rétrofuturiste puisant ses influences dans le groove des années 70. On y trouvera donc un peu de Frank Zappa ou de David Byrne, époque Talking Heads, par exemple. Ian Curly & The Bushy Bushy, c'est un style hétéroclite assumé, un kaléidoscope de genres. Tantôt funk, tantôt R&B psychédélique, le tout teinté de pop ou de rock à papa. Une capacité évidente à mélanger les genres qui laisse ainsi entendre une palette sonore défiant toute catégorisation. Cet EP a été sagement intitulé *Screenshot*, comme un (court) moment, planant, mettant bout à bout des refrains baroques, parfois chaleureux et oui, familiers. Quelques minutes à peine suffisent à laisser une marque indélébile dans les esprits. – **LM**



Gustave Brass Band  
*Momentum*  
We Are Not Falling

Inspiré par les orchestres mythiques de la Nouvelle-Orléans, le Gustave Brass Band marche sur les traces de formations comme Meute, Youngblood Brass Band et autres Lucky Chops. Sorti aux premiers jours du printemps, *Momentum*, le premier album du groupe belge, est un pur condensé de bonnes ondes et d'hymnes festifs. Le combo y allie vibe électro (*Momentum*) et énergie purement cuivrée (*Nobody Moves* ou *Hooked*) sur des hymnes rappés en anglais ou en français (*Toujours jammer*). Laissez l'énergie vous envahir (*Tadjikil*). – **FXD, NA**



# Echo Collective

Mirror image  
naïve

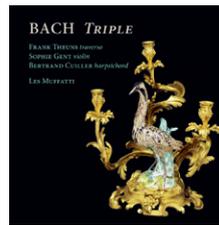
Margaret Hermant et Neil Leiter, fondateurs du collectif, présentaient il y a quelques mois leur petit dernier au STUK, à Leuven, dans un dispositif 4D-Sound, une rare expérience immersive à foncer découvrir à la première occasion. Artistes d'une sensibilité et d'une précision folles, Margaret et Neil explorent leur amitié artistique à travers la musique classique expérimentale, ou "post-classique", dans la lignée de compositeurs comme Jóhann Jóhannsson ou Hildur Guðnadóttir (BO du film *Joker*) avec la complicité, en live, de leur magicien du son Fabien Leseure. L'attente était intriguée, après l'expérience louvaniste, de découvrir ce nouveau disque sur "simple" dispositif stéréo, et le résultat est envoûtant : leurs violons sont des chants de baleines, les intermèdes soufflent de sons mécaniques et de vents galactiques, on rêve intensément dans le sillage de leurs compositions. *Mirror image* est un disque captivant, dessinant des espaces immenses, contournant des silences suspendus, créant des vapeurs sismiques. L'enregistrement a été réalisé dans plusieurs endroits, comme une église dans la campagne d'enfance de Margaret, à La Savonnerie à Bruxelles ou dans une église italienne... Après l'univers aquatique du précédent opus, *The See within* (2020), voilà 25 minutes de pétrissage sonore à placer dans toutes les oreilles car l'incontestable virtuosité du binôme est à destination humaine, une invitation à l'apnée ressourçante, énigmatique et mélodieuse, loin des fracas du monde. **-VF**



# Michel Moers

As Is  
Freaksville

Il a atteint la limite d'âge pour lire Tintin et a attendu une vie chrétienne pour donner une suite à son premier album solo *Fishing Le Kiss* paru en 1971. Michel Moers, l'architecte/photographe (à ses heures comptées) et voix inimitable des non moins inimitables Telex a composé ce disque minimaliste à l'aide d'un logiciel Logic Pro. Et il y met toute sa poésie surréaliste. « *Je n'aime pas ce que les gens font. Je n'aime pas la gueule qu'ils ont. Et ce qui est dur surtout, c'est qu'il y en a partout* », chante-t-il sur *Les gens sont affligeants avec*, dans le décor sonore, un beat électro improbable qu'on pourrait trouver en "hidden track" chez Apex Twin ou William Orbit. De l'humour? Pas sûr. « *Tout le monde connaît quelqu'un de décevant dans son entourage*, note Michel. *Et même si ce titre a été écrit il y a 30 ans, il est peut-être encore plus pertinent aujourd'hui.* » Plus loin, il cite le *Petit Prince* de Saint-Exupéry sur *Pixels*, capture le spleen de l'instant présent sur la ballade *Beau-Triste* et invite Claudia Brücke, chanteuse du groupe culte Propaganda (*Moments in love*, *Dr Mabuse*) sur le forcément cold wave *Microwaves*. On pense beaucoup au Telex de *Saint-Tropez* sur *Potentialy (Love-Hate)* alors que le dandy un peu maudit DAAN vient sublimer l'ode électro rétrofuturiste *Back To Then*. Dix chansons qui n'auraient pas pu être publiées ailleurs que sur Freaksville, le plus surréaliste et défricheur de nos labels. Pourquoi trente-trois ans d'intervalle entre ces deux aventures solo? « *En fait, je faisais de la musique comme les peintres le font le dimanche*, explique-t-il. *Dans la plupart des cas, j'avais jusqu'à dix versions de chaque chanson, alors il m'a fallu du temps pour comprendre lesquelles j'aimais.* » C'est comme ça. *As is*, en anglais. **-LL**



Johann Sebastian Bach

Bach - Triple

Les Muffatti

Ramée

Retour à Jean-Sébastien Bach pour les Muffatti, qui ont choisi de célébrer leur dixième album en compagnie de l'indétrônable cantor. Une fête à laquelle l'ensemble baroque bruxellois a convié la violoniste Sophie Gens, le claveciniste Bertrand Cuiller et le flûtiste Frank Theuns. L'entente parfaite entre ces trois brillants solistes sert à merveille le contrepoint du toujours périlleux *BWV 1044*. On les retrouve avec le même enthousiasme dans l'autre "triple", le 5<sup>e</sup> *Brandebourgeois BWV 1050*, qui fut l'un des premiers concertos pour clavier et où Bertrand Cuiller assume la longue cadence du 1<sup>er</sup> mouvement avec une énergie étourdissante. On savourera tout autant la *suite orchestrale n°2 BWV 1067*, où le traverso réjane en maître, et dont l'ouverture majestueuse ou la pétillante badinerie, pour ne citer qu'elles, offrent un concentré des couleurs festives de l'album. Qui salue de surcroît les 20 ans du label Ramée. **-SR**



Auster Loo

Collective

Igloo

Le monde est, comme chacun sait, un grand village, que le percussionniste Simon Leleux propose de revisiter à la fois comme guide et comme explorateur. Le groupe Auster Loo est l'une de ses nombreuses voies de défrichage, voire de déchiffrement, tant lutherie, compositions et arrangements-peuvent paraître complexes. Tel n'est pourtant pas le résultat de ce *Collective* qui, comme son nom l'indique, est avant tout un travail d'ensemble. Mais un groupe d'une telle variété de sonorités, ça ne court pas les chemins de l'infini Orient! Quand, à la panoplie des percussions de Simon Leleux et d'Osvaldo Hernandez, résonnent sêtâr (persan), koto (dit "harpe japonaise"), shamisen (luth à trois cordes "parfumées"), kora (africaine de l'ouest), flûtes et voix diverses, la palette de couleurs sonores a des allures kaléidoscopiques. Entre moments de grande intensité et d'intimité, toutes les nuances sont possibles. **-DSI**



Antoine Flipo

Chapel (EP)

Radicalis Music GmbH

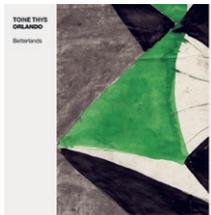
En marge du duo instrumental Glass Museum, le pianiste bruxellois vit depuis trois ans une aventure parallèle en solo. Une manière, pour lui, de se dépasser musicalement, de s'autoriser davantage de liberté et de s'abandonner dans ses recherches sonores. Après une résidence fondatrice au Botanique et avant de sortir son premier long-format à l'automne prochain, Antoine Flipo débarque avec trois longues plages rassemblées en un EP, en guise d'avant-goût. Trois titres aux univers distincts qui dessinent les lignes conductrices de ce prochain disque. Il y tente d'allier émotion et machine, imperfection et précision, incertitude et stabilité. Le morceau d'ouverture, *Chapel*, révèle des sonorités orientales issues d'un piano préparé et qui se diluent dans des sonorités électroniques. Le tendre *The Wall*, donne quant à lui l'impression d'être au plus près du piano avec son jeu de textures. Avec *Cascade*, Antoine Flipo nous emmène ensuite dans une ambiance plus club, entre ambient et techno minimale. Un mini EP alléchant qui se termine trop vite... vivement la suite! **-LH**



## Avalanche Kaito

Talitakum  
Glitterbeat Records

Après leur premier album sorti en 2022 sur le label de Hambourg, voici la nouvelle galette signée par Kaito Winse le Burkinabé (voix, flûte, arc musical), le Belge Nico Gitto (guitare) et le Français Benjamin Chaval (batterie, synthés et électronique), sous une pochette due, elle, au savoir-faire de François Breut. Le trio fait l'économie d'une intro et, avec *Borgo*, nous immerge immédiatement dans son trip hallucinant. Imaginez une sorte d'électro tribale à l'implacable pulsation, dans laquelle viennent se mêler une flûte en folie, des percus métalliques et la voix du griot : 8 minutes 48 de dinguerie ! Et c'est à ce moment-là qu'on apprend qu'en mooré, la langue la plus parlée au Burkina Faso, *Talitakum* signifie quelque chose comme "revenez à la vie, les morts !". Certaines des neuf plages de ce disque où les polyrythmies abondent sont autrement plus alambiquées, déconcertantes diront certains à l'écoute de *Viima*, *Talitakum* justement ou encore *Ghostdrum*, où se télescopent allègrement le plus futuriste et le traditionnel. Fou ! – **DS**



## Orlando/ Toine Thys

Betterlands  
Hypnote Records

Après l'album éponyme *Orlando* (2021), le projet franco-belge de Toine Thys s'inscrit dans la durée avec *Betterlands*, son second opus. Le saxophoniste clarinetiste y est accompagné par Maxime Sanchez au piano, Florent Nisse à la contrebasse et, en lieu et place d'Antoine Pierre, Teun Verbruggen à la batterie. Quartette avec anches, Orlando se situe à part dans la trajectoire de Toine Thys, généralement identifié comme un jazzman joyeux, énergique, très drôle sur scène ; un angle différent aussi des musiques du monde : « Avec *Orlando*, je prends le contre-pied en cherchant quelque chose de plus calme, de plus paisible », dit-il. Tendances qu'expriment bien le méditatif *Requiem* à la coda et, d'une manière différente, *Curandero* en ouverture : après un début de piano ostinato, circulaire, la musique se dégage de son côté répétitif pour prendre une tournure plus radieuse. Comme son nom l'indique *Betterlands* pourrait signifier une quête. Un vœu pieux ? « Joliment dit ! Une collection de tous les possibles dans le mieux vivre ensemble que ce qu'on fait aujourd'hui. Cela aurait pu être une utopie mais je n'ai pas poussé le concept jusque-là ». Présent dans toute la création récente de Toine Thys, ce message positif – « mais pas naïf, aveugle ou insensible à la détresse actuelle des gens » – trouve sa première incarnation avec ce quartette international qui est, selon lui, « comme une micro-société. Le groupe fonctionne dans l'écoute, la bienveillance, la prise en compte des forces et des faiblesses de chacun ». On ne s'étonnera donc pas d'entendre, dans *Betterlands*, un jeu nettement plus collectif qu'individuel, avec un travail approfondi sur les harmonies qui n'empêche bien sûr pas quelques passages un peu dingues. Sinon, ce ne serait plus du Toine Thys. – **DSi**



Tim Clijsters  
...And Nobody Else  
Autoproduction

Depuis 2023, le groupe BRNS, dont Tim Clijsters était le chanteur et batteur, n'est plus. Le musicien poursuit son chemin en signant la musique de cette création chorégraphique d'Ahmed Ayed, accompagnée du danseur palestinien Hamza Damra, un spectacle « explorant ses questionnements identitaires et questionnant la liberté d'être soi au-delà des masques qu'on s'impose ». Tim présente aujourd'hui cette sortie comme son véritable premier album solo. Une sortie discrète d'ailleurs, qui a bien failli passer sous nos radars... et c'eut été bien dommage. L'album est pratiquement instrumental, Tim y chante parfois (comme sur l'excellent morceau d'ouverture électro dark, *Remember*) et Hamza Damra pose sa voix sur plusieurs titres. On serait bien en peine de poser une étiquette sur ce disque. La batterie peut être au centre de certaines compositions comme sur l'énergique *Split* ou sur *Leather*. Un titre comme *House* sonne quant à lui très soul et est proposé presque nu, a cappella, avec juste un petit xylophone en accompagnement. C'est éclectique et pourtant très cohérent et ce, très certainement, dans le plaisir qu'on prend à écouter ces neuf plages. C'est surprenant aussi (il est rare de "sentir" qu'une batterie est au cœur de la création d'une chanson) mais très réconfortant également (attardez-vous sur le magnifique morceau *Ajeje*). Le "spectacle" s'achève sur les sept minutes de *Bones*, entre effets et basse électro, "percussions de verre" et krautrock mid-tempo jouissif. Un vrai régala. – **FXD**



Sharko  
IO  
Bandy Bandy

Le temps passe vite, dites donc ! Voilà en effet déjà 25 ans, depuis l'album *Feuded* sorti en 1999, que David Bartholomé se trimballe dans notre paysage musical ! Un quart de siècle, ça se fête et chez lui, c'est en fanfare : pour réaliser un vieux rêve, une section de cuivres (Antoine Dawans à la trompette, Clément Dechambre au saxophone, Simon Lequy au tuba et au trombone) est donc venue épauler le trio de base qu'est Sharko sur ce dixième album. Qui s'ouvre avec un *Expression* bien nerveux et un petit riff qui colle dans l'oreille. Ailleurs, le plus souvent, David remet de la pop dans son rock, s'amuse dans des structures qui sont tout sauf linéaires (voyez *SOS on the dancefloor* ou *Crutches*, au départ une ballade avec une guitare un peu reggae qui devient mid-tempo luxuriant), et balance de sa voix toujours un rien plaintive des textes qui ne manquent pas d'humour (il est même question des embouteillages sur la E411 dans *Family flop*). "Inoxydablement" ludique, Sharko ! – **DS**

Retrouvez la liste de toutes les sorties  
sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)



# Thot

TEXTE : DIDIER STIERS IMAGE : ZUZANA ĎUĎA VALEŠOVA

Présenté comme la « *somme quantique* » des trois albums précédents du groupe de Grégoire Fray, *Delta* nous arrive, excusez du peu, via l'Allemagne et le label de métal Pelagic Records. Il nous en présente 4 titres.



## Céphéide

Il s'intéresse à l'astrophysique, Grégoire Fray, et ses lectures dans ce domaine constituent l'une de ses influences, peut-être plus que la musique elle-même. Vulgarisons : Delta Cephei est un système d'étoiles quadruple de la constellation de Céphée, grâce auquel on peut calculer les distances dans l'espace. Quant au morceau... « *J'avais cette structure en tête depuis un moment, sans avoir jamais*

*réussi à la concrétiser. Lors du premier confinement (l'album a été composé et écrit pendant la première partie de 2020, – ndlr), elle s'est construite autour de la frustration d'être là, et de la question de savoir ce qu'était ma vie de musicien à travers cette pandémie, ce qu'elle m'apportait, si j'allais pouvoir l'être encore après... C'est ce que traduit l'intensité du morceau et le double sens du texte en français et en anglais.* »



## Hüzün

Ce terme turc décrit un sentiment entre nostalgie et tristesse, appris par Grégoire alors que sa tournée solo (sous le pseudo de Hill's Mover) passait par Istanbul, pendant l'été 2019... « *Après mon premier concert, une femme vient me voir et on parle musique. Elle m'explique ce terme, que c'est très fort en turc. J'aimais bien le mot, elle me l'a écrit sur un bout de papier que j'ai gardé. Pendant le Covid, je construisais une structure alambiquée autour d'un morceau*

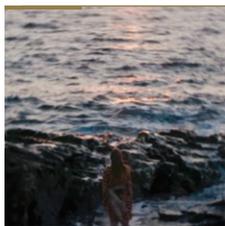
*et je me suis dit que c'est comme ça que j'allais l'intituler. Je l'ai fait écouter à Juliette, notre chanteuse, qui a eu envie d'écrire un texte parce que c'est exactement ça qu'elle ressentait. C'est vraiment la première fois que je confiais l'écriture du texte à quelqu'un. L'idée du passage plus lyrique et de la chorale avec Le Mystère Des Voix Bulgares est arrivée très vite. Et Hüzün est devenu la pierre angulaire du disque, musicalement, mais aussi visuellement de par le clip.* »



## Blind streets

« *Comme je le disais, mes lectures et mes voyages m'influencent plus que ce que j'écoute...* » Ici, c'est encore une de ces idées qui traînent dans sa tête depuis longtemps (sic), et concrétisée pendant la période du Covid. « *Ces sonorités sont venues à force de trifouiller mes synthés pendant des heures. J'ai écrit la construction harmonique sur une guitare acoustique et j'ai transposé ça sur des claviers. Ensuite, j'ai eu envie d'écrire un*

*texte plus personnel, dans lequel je voulais remercier les gens qui sont passés dans ma vie et m'ont apporté quelque chose, m'ont fait grandir, quelle que soit leur place. En fait, Blind streets a été assez facile à écrire et composer et à aucun moment, je n'ai eu l'envie ou le besoin d'ajouter une autre voix, comme une voix féminine qui fasse des chœurs ou Le Mystère Des Voix Bulgares. Je me suis dit : « Ce morceau est vraiment le mien ! »*



## Estuaire

La dixième et dernière plage de *Delta*, un album né entre la Belgique, la Bulgarie et la République tchèque. « *Je voulais un morceau assez calme pour terminer ce voyage. Au départ, il est né à la guitare acoustique et puis je l'ai transposé au piano. Je voulais quelque chose d'assez simple, où se mélange aussi l'anglais et le français. Plus j'écrivais des textes, plus je me rendais compte que pour moi, natu-*

*rellement, un couplet en anglais pouvait vraiment bien répondre à un refrain en français. Et inversement. Et puis, on a aussi eu envie de terminer avec un mantra, avec les Voix Bulgares, qui procure vraiment un sentiment d'apaisement, parce que tous les albums précédents s'achevaient un peu dans la noise, dans le chaos... Là, je voulais terminer les choses un peu autrement, de manière un peu plus relax.* »

# Les bons plans de la rue de Manchester

TEXTE : DIDIER STIERS

Un beau livre, intitulé *Posters For Plan K And Other Venues 1978-1983* et édité il y a peu en version limitée par la galerie d'art Rossicontemporary, revient notamment sur les plus belles affiches réalisées durant l'âge d'or du Plan K. Un lieu mythique, il y a quelque 45 ans de cela.

Fin 1979, Marc Desmares (pas encore chanteur cagoulé de La Muerte) est sur la scène de l'Alqa Selsler avec l'embryon de Marine, le groupe culte mais éphémère qui accouchera plus tard d'Allez Allez. « Une salle un peu hype, se souvient-il, rue du Sel à Anderlecht, qui était un des rares endroits où on pouvait un peu jouer à Bruxelles. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de solutions... » Avec Marine, il va en trouver quelques autres, de ces "solutions". Notamment pour une première partie d'Alan Vega, au Disque Rouge, salle qu'on rebaptisera un jour "Fuse". Et avant ça en ouverture des New-Yorkais de Defunkt au Plan K.

Le mythique Plan K, donc... Ou pour reprendre le nom complet de l'endroit, de ses quatre niveaux et de ses 9.000 mètres carrés planqués derrière un fronton annonçant "Raffinerie Grâffé": la Raffinerie du Plan K. De fait, il s'agit alors d'une ancienne usine de sucre, sise au 21 de la rue de Manchester à Molenbeek, transformée en lieu de culture. L'ouverture de celui-ci a lieu le 16 octobre 1979, le temps d'une de ces magistrales soirées multidisciplinaires qui vont jalonner son histoire. Jugez plutôt: ce jour-là, on peut y écouter aussi bien William Burroughs que Cabaret Voltaire et Joy Division. C'est ce jour-là aussi que Philippe Carly fera "la" photo de sa carrière: ce mythique gros plan sur le visage de Ian Curtis, les yeux tournés vers le ciel...

« On y a joué deux fois, détaille Étienne Vernaeve, alors batteur d'Isolation Ward. Une fois en ouverture d'une pièce de théâtre, et une seconde fois avant *The Birthday Party*. En général, les groupes de première partie étaient des groupes belges... Comme *Digital Dance* bien sûr, ou les *Scarecrows*. *Drita* (*Drita Kotaji*, - ndlr) a joué avec *Berthøler* avant les *Virgin Prunes* je pense, ce qui était quand même assez culotté comme affiche. » Entre les *Psychedelic Furs*, *Echo And The Bunnymen*, *Einsturzende Neubauten*, *Red Lorry Yellow Lorry*, *Young Marble Giants*, *Cocteau Twins* et autres *Fleshtones*, on a aussi pu y voir à; *Grumh*, *Front 242*, *The Names...* Jean-François Pluijgers, depuis devenu journaliste cinéma, raconte: « Je jouais à

l'époque dans un groupe de garage rock qui s'appelait *Scarecrow*. Nous avions une petite notoriété bruxelloise, et en même temps, il n'y avait pas des tonnes de groupes sur la place qui jouaient du garage rock... Nous avons ouvert pour *The Fall*. » C'était le 9 février 1983... « Nous étions un jeune groupe, alors c'était évidemment un gros truc, d'autant que nous jouions pour la première fois clairement pour un autre public que des potes ou de ce petit cercle de "fans" qui nous suivaient. » Pour la petite histoire, nous dit encore Jean-François Pluijgers, on peut apercevoir l'affiche de ce concert dans le film *Ressources Humaines* de Laurent Cantet (tout récemment décédé), choisie alors par son chef décorateur... Quant aux *Scarecrow*, ils se sont il y a peu retrouvés autour d'un nouveau chanteur, et n'excluent pas de remonter sur scène!

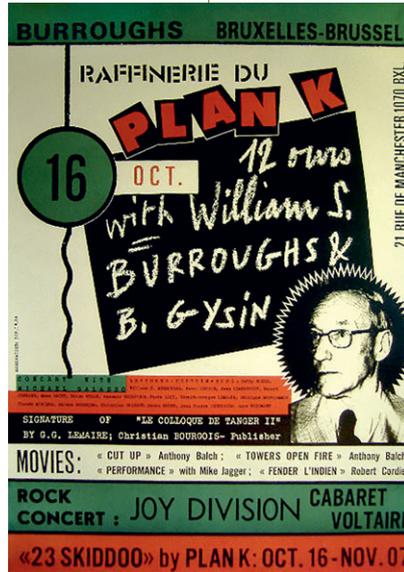
## État d'esprit et écloctismo

Pour certains, le Plan K devient alors un véritable point de chute. « Nous étions des petits jeunes qui trainions là même parfois l'après-midi, reprend Étienne Vernaeve. Nous prêtions souvent nos instruments, en échange d'un ticket d'entrée, ce qui permettait à *Annik* (*Annik Honoré*, co-fondatrice des Disques du Crépuscule et organisatrice de concerts, - ndlr), avant que je ne devienne son copain puis le père de ses enfants, de ne pas avoir à louer pour l'un ou l'autre des groupes qui venaient. »

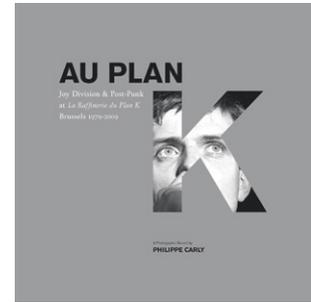
Un état d'esprit, des "affiches multidisciplinaires", et des soirées encore dans toutes les mémoires, du moins celles des gens qui y étaient. « J'y ai été pour la première fois à l'occasion du fameux réveillon 79-80. Pour le gamin de 17 ans que j'étais, ce truc était inimaginable, de la folie! Il y avait *Gavin Bryars*, des espèces de happening, des concerts incroyables de *This Heat*, *Spizzenergi*... » La première claque que Jean-François Pluijgers s'y prend, lui, c'était la première fois qu'il y a vu *Joy Division*: « C'est assez cliché à dire, et ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais encore vraiment un gamin, donc voilà... Et pour d'autres raisons, *Birthday Party* m'a fort marqué aussi. En termes de sauvagerie, je crois que je n'ai plus jamais vu quelque chose d'équivalent. »



Isolation Ward au Plan K



Totalement culte, William Burroughs au Plan K!



Philippe Carly  
Au Plan K, Brussels 1979-2009  
ARP Editions – 2017 (288 p.)  
Tirage limité à 700 exemplaires

Parce que le Plan K, ce n'est pas que de la musique, le mélange des disciplines est inédit, en ce temps-là. Et ouvre les esprits, côté public : « Les gens du Plan K (Frédéric Flamand, Ali Mebirouk, Bruno Garny, Carlos Da Ponte et Daniel Beeson, – ndlr) n'étaient pas vraiment des punks non plus, reprend Étienne. Je ne dirais pas des hippies, mais des "freaks", comme ça, assez libres. Une partie des animations venait de leurs influences. Annik ne s'occupait que des concerts. Mais tout ça nous a ouvert l'esprit sur des arts contemporains auxquels on n'aurait pas vraiment porté attention, nous les petits jeunes un peu dans l'esprit post-punk. »

À Bruxelles, l'endroit devient alors une sorte d'épicentre du rock alternatif. « Il avait vraiment une identité même si d'autres genres y faisaient de temps en temps une incursion, résume Jean-François Pluijgers. À la limite, on pouvait y aller les yeux fermés, on savait qu'on allait y voir quelque chose d'intéressant. Ils ont notamment vu tous les groupes Factory, enfin A Certain Ration, Section 25... Tout ce qui bougeait à l'époque passait au Plan K ! » Et quiconque aimait ce qui bougeait s'y rendait !

Le bâtiment se situe à quelques centaines de mètres de l'endroit où on a arrêté Salah Abdeslam, expliquait en 2017 Philippe Carly au magazine français Soul Kitchen : « Le quartier n'était déjà pas follement riant à l'époque. Un ancien quartier industriel de Bruxelles, le long du canal, qui se remettait mal du déclin industriel et du départ des entreprises restantes vers des zones plus appropriées ». Pour Jean-François Pluijgers : « Ce n'était pas non plus dans le quartier le plus jojo de Bruxelles. Mais je trouve qu'il y avait quelque chose d'assez cohérent, dans le fait d'aller écouter ce genre de musique underground dans une ancienne raffinerie, dans un quartier encore assez en friche... ». En des temps d'effervescence, aussi. « C'était une période quand même folle, reprend Étienne Vernaeve. On pouvait se permettre d'être sur scène assez rapidement. Avec Isolation Ward, notre premier concert, c'était à l'Ancienne Belgique, le deuxième, c'était au Plan K à peine un an après qu'on se soit formé, et on n'avait jamais joué d'un instrument avant ça ! »

### Une autre époque

Aujourd'hui rénovée, La Raffinerie abrite actuellement l'antenne bruxelloise de Charleroi Danse, le « Centre chorégraphique de la Fédération Wallonie-Bruxelles ». L'ère du Plan K telle que vécue par nos deux interlocuteurs s'est achevée aux alentours de 1986. « C'est aussi la fin d'une période musicale, note Étienne Vernaeve, où la new wave est quand même devenue un peu ringarde. » Et puis, les gens du Plan K eux-mêmes se mêlent de la programmation musicale : « La fin, c'est quand on y fait jouer les Gangsters d'Amour. Les mecs du Plan K trouvaient ça chouette, mais pour moi, quand on programme ce genre de groupe dans un endroit qui respirait l'avant-garde, c'est fini quoi. Et puis, ils louent la salle, et donc la programmation perd ce côté, non pas élitiste, mais un peu branché... »

Depuis, Bruxelles n'a jamais vraiment retrouvé un lieu aussi clairement marqué, identifiable. En dehors du Magasin 4 pendant un moment, en dehors parfois des Ateliers Claus, on peut globalement entendre de tout partout. « La dernière fois que je suis allé aux Ateliers Claus, ça s'est terminé avec une espèce de danseuse de claquettes qui en faisait quelque chose d'assez nouveau et intéressant. Je me suis dit : « Tiens, c'est un peu comme une soirée du Plan K en version 10%... » Le constat que fait Jean-François Pluijgers n'est pas très différent : difficile de retrouver une scène aussi homogène. « Ce qui me frappe, ajoute-t-il, et je prends l'exemple d'un groupe comme Idles, c'est de voir à quelle vitesse on voit des groupes passer du Bota à l'AB et puis à la Lotto Arena. La façon dont les groupes grandissent a également changé... »

- **Jean-François Octavo Posters for Plan K and other venues**  
Rossicontemporary





©ALEXIA JAUBERT

## Antoine Flipo

La moitié de Glass Museum sort un premier projet solo, en équilibre entre électronique minimale et musique classique. Un EP inspiré par les expérimentations et l'audace de ses mentors.

TEXTE : LOUISE HERMANT

Il y a cinq ans, il ne fallait pas lui parler d'Aphex Twin ou de Portico Quartet. Il percevait leur répertoire comme quelque peu rébarbatif, répétitif et inaccessible. Aujourd'hui, Antoine Flipo les dresse tout en haut de la liste des artistes qui ont influencé le plus son travail. « Avant, je n'étais pas éduqué à cette musique, à cette manière de se laisser bercer par un morceau. C'est vraiment une tout autre approche. » Désormais avide de longues plages plus contemplatives, le pianiste étudie toute cette nouvelle scène, regroupée sous l'étiquette jazz, comme Mammals Hands ou GoGo Penguin, scène qui a dessiné la direction musicale de son groupe, Glass Museum.

Mais le musicien trace désormais aussi sa route en solo. Il flirte cette fois plutôt du côté de l'école néo-classique, avec Hania Rani et Nils Frahm comme figures de proue. Mais il s'intéresse en même temps de près à la musique électronique, citant Floating Points, Four Tet, Rival Consoles, Leon Vynehall, Nicolas Jaar... Sa première sortie en son nom propre, un EP intitulé *The Walls*, se retrouve grandement influencée par une découverte récente, Surgeons Girl, une compositrice venue de Bristol. « Elle propose une sorte d'electronica un peu nerd. C'est grâce à elle que j'ai acquis un super synthé, un Vermona PERfourMER qui a un son incroyable et qui m'a ouvert une nouvelle voie pour faire de la musique. Il n'y a pas de clavier sur ce synthé, toutes les infos doivent venir de l'ordinateur. On n'est plus dans la restitution d'une partition. C'est très agréable de se laisser surprendre car c'est en même temps très contrôlé et aléatoire. »

À l'image des titres *Yakjehti Mein* d'Ali Sethi et Nicolas Jaar – qui mêle poésie en ourdou et beat minimal –, et de *Daydreaming* d'Anoushka Shankar et Nils Frahm, qui relie l'Inde à Berlin, Antoine Flipo affectionne les musiques qui rapprochent des univers distincts et qui n'ont pas peur de confronter les genres. Son dernier coup de cœur : la musicienne italienne Daniela Pesp, qui va faire sa première partie au Botanique. « C'est trop beau. Tout ce que j'adore. C'est entre du chant traditionnel italien et de la musique électronique un peu nerd. Ça n'est pas toujours facile d'écouter mais ça fait voyager ! »



©ALICE KHOL

## Pierres

Ce printemps, Pierre Leroy sort un 2<sup>e</sup> album, *ÇAVA*. Mais dans une vie antérieure, il composait du "folk de cabanes" dans Azerty, avec son ami Arnaud Clément. Retour sur une expérience marquante de sa vie de musicien.

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Le duo s'est formé à l'âge tendre de 18 ans et, à cette époque, il n'avait aucune idée de la marche à suivre pour créer un album. Après une démo laconique, les comparses avaient donc besoin d'un mentor qui puisse les guider dans les étapes d'un enregistrement. « Je ne sais plus comment on a rencontré Boris Gronemberger, qui nous a pris sous son aile et avec qui on a fait le disque Jalhay. Il était batteur pour les Girls in Hawaii, qui étaient sur le point de partir pour une tournée unplugged en France et en Suisse. Et par chance, il nous a proposé de les accompagner sur quelques dates ! » Voilà donc Pierre et Arnaud sur les routes avec le groupe, « pour une vie de rock stars ». « C'était génial pour nous, à 22 ans, de découvrir le rythme de tournée : le matin, on se promenait en ville, puis on allait au soundcheck, ensuite chaque soir on jouait leur première partie et on faisait la fête avant de retrouver nos petits lits individuels du tourbus... qui nous conduisait à l'étape suivante pendant qu'on dormait. »

Arrive le dernier concert, qui ne se déroule pas comme les précédents. « Dans la dernière ville en Suisse, on terminait le set par le morceau éponyme de l'album, qui nous tenait beaucoup à cœur, et tout à coup, derrière nous, on entend quelqu'un qui joue de l'œuf (maracas, – ndlr). C'était Boris, il nous avait rejoints pour nous accompagner, juste comme ça... » Un des plus beaux moments de la tournée, pour Pierre, car le travail accompli avec le batteur avait été pour lui une étape importante, professionnellement et émotionnellement. Ce dernier soir, il est ému jusqu'aux sanglots. « Quelque chose venait de se terminer, on avait eu une chance incroyable. C'était un moment très fort. Il restait à construire la suite. »

Récemment, Pierre est allé écouter les Girls in Hawaii à l'Ancienne Belgique et confie qu'il s'est senti fébrile pendant le concert. « Je me suis rendu compte que leur musique avait vraiment joué un rôle important dans ma construction musicale, quand j'étais adolescent. » La boucle est bouclée : dix ans plus tard, il sort son 2<sup>e</sup> album solo. Désormais, il maîtrise le mode d'emploi.

# WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

[sabam.be](http://sabam.be)

sabam  
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES  
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?  
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media

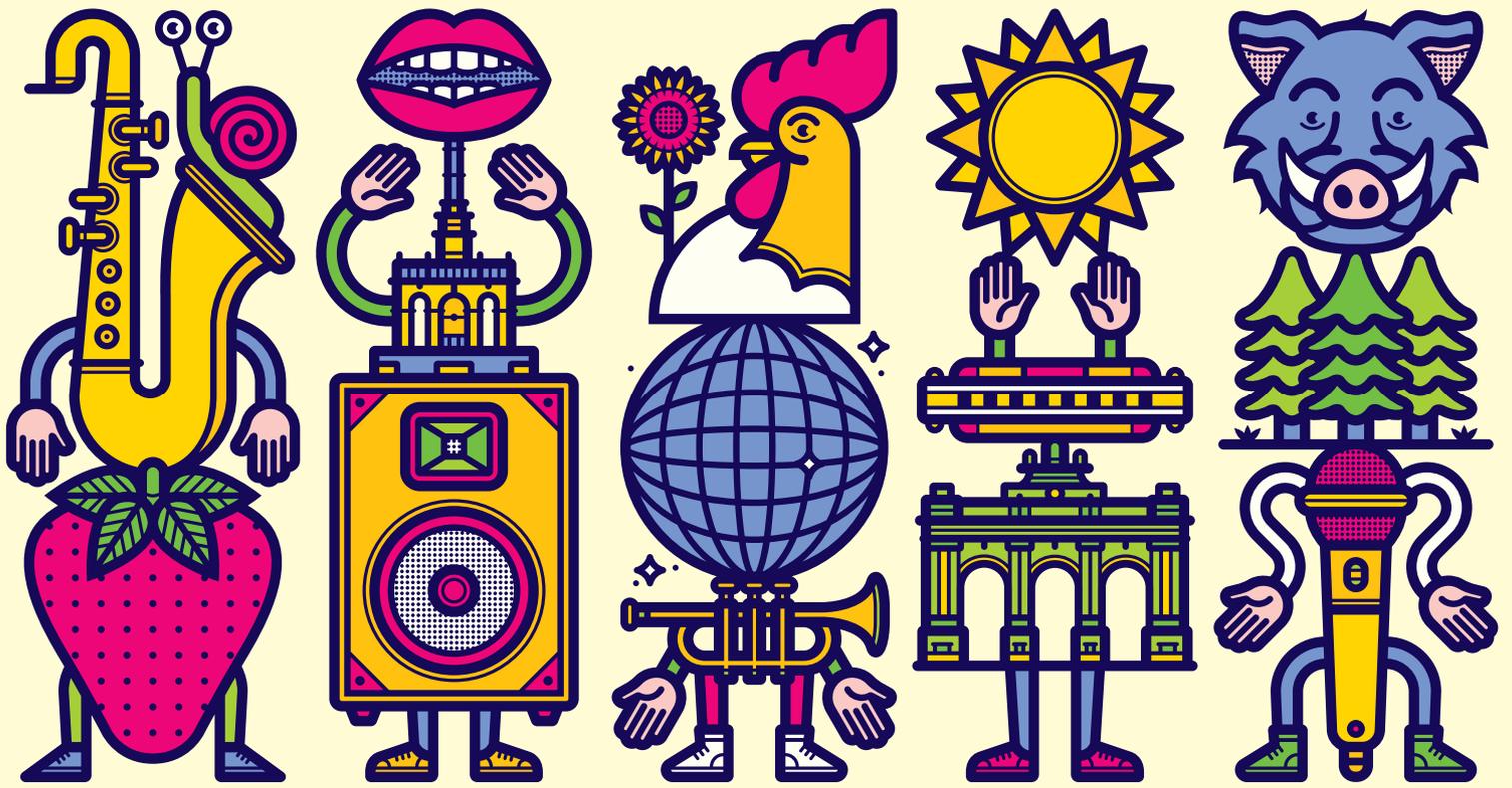


TU  
JOUES,  
ON  
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

[www.amplo.be](http://www.amplo.be)



# FÊTE DE LA MUSIQUE

## 20-23 JUIN 2024 - WALLONIE - BRUXELLES



**GRATUIT**

[WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE) 

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

